

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 1 août 1924

Sommaire :

Amsterdam et le Congrès Eucharistique
Les leçons du Congrès
Économie nouvelle
et réorganisation corporative
" La femme de Judas ,,
Mussolini et l'Angleterre
La dénatalité aux États-Unis

Giovanni Hoyois
Baron de Trannoy

Fernand Deschamps
Omer Englebert
Norbert Wallez
Ch. Mercier

Les idées et les faits : Chronique des idées : Les défaillances de l'enseignement,
J. Schyrgens. — Le salut qui vient de l'Orient. — Extrême-Orient.

La Semaine

* La conférence de Londres aura-t-elle abouti quand ces lignes paraîtront ? Probablement, car Herriot comme Mac Donald jouent leurs... têtes politiques.

On a parlé de capitulation franco-belge à propos de l'évacuation, non seulement économique, mais militaire de la Ruhr.

La Ruhr n'est qu'un moyen. Le but, c'est d'être payé et d'avoir la paix. Le plan Dawes accepté et exécuté résoudra le problème des réparations. Quant à la sécurité, tout dépendra de ce que voudra l'Allemagne. Il faut éviter de renforcer les partis nationalistes du Reich. Des soldats et des canons dans la Ruhr exaspèrent évidemment la mentalité revancharde. D'autre part, s'en aller risque d'entretenir une mauvaise foi qui s'affiche depuis six ans.

Et Londres démontre à nouveau que, malgré les

banquiers anglo-saxons, le problème politique domine, qu'on le veuille ou non.

* Les socialistes ont mené un beau tapage à la Chambre à propos de l'acquiescement du Baron Coppée, trahissant, pour qui en doutait encore, leurs préoccupations politiques et électorales dans cette affaire.

« Le Peuple », qui n'a évidemment pas publié la mise au point de Son Éminence, avoue que théoriquement le Cardinal a raison, mais que l'application au cas Coppée ne se justifie pas. Des preuves?... aucune...

Et à la Chambre de grossières menaces ont été proférées à l'adresse de celui que le monde entier nous envie. Mais Son Éminence a raison : L'estime n'a de prix que lorsqu'elle part d'âmes capables de comprendre l'honneur.

Bruxelles : 81, rue de l'Abbaye.

(Tél. : 451.70 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTÈMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

Téléph. : 32194

PARQUETS TAPIS

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9
Rond Point de l'Avenue de Tervuren (Cinquantenaire)

DEPOSE
POCKET
radio
BREVETE

Appareil à Galène
de Poche

en vente dans les princi-
paux magasins de la ville

GROS :

45, Rue des Riches Claires
BRUXELLES

G. VERAART ● ● ● ●

● ● ● ● **DÉCORATION**

:- PEINTURE DE BATIMENTS -:

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE ◆ ◆ ◆ ◆ ◆

◆ ◆ ◆ DE DÉCORATION INTÉRIEURE

LIBRAIRIE SAINT-LUC
MON. LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.
26, rue de la Montagne, 26; BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM
LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME
Grand choix de livres de prières et de chapelets
IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION
Typographie - Lithographie - Reliures

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX
6, Avenue de la Porte de Hal, 6
BRUXELLES

REVETEMENTS
Téléphone B 15911



Horlogerie Centrale
MAISON FONDÉE EN 1894
3, rue de Flandre, BRUXELLES
♦♦♦
MONTRES, PENDULES EN MARBRE
: : ET CUIVRE, RÉVEILS : :
Grand choix de régulateurs
à carillon « Westminster »
Atelier spécial pour réparations.
Travail soigné et garanti.

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME
SIÈGE SOCIAL : Longue rue Neuve, 107-111, ANVERS
Succursale : Rue Théophile Roncourt, 2, Berchem-lez-Anvers
Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. — Comptes à terme.
— Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de
coffres-forts, etc., etc.

LE GLOBE. A. DE STAERCKE, 3, Avenue Louise, Bruxelles

VOYAGES DE NOCES, PARTICULIERS ET POUR GROUPES. — Organisation à forfait de 1^{er} ordre

: : AUTOS ET AUTOS CARS-SALONS : :
— CARROSSERIE UNIQUE —
pour mariages — cérémonies — excursions

HOTELS A LOURDES. — Retenez-les en nos
bureaux aux tarifs même des hôtels par le
GLOBE TICKET HOTEL : : : : :

A LA
VIERGE NOIRE
Bruzelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure

VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVBÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

Grand Cremant
du Château des Cheminières

Médailles d'Or, Grands Prix, etc. aux Expositions

*Provenant des cépages sélectionnés des meilleurs crus
de Champagne cultivés dans le vignoble des Cheminières*

Nouveau Prix-Courant

par suite de la baisse des Prix

La bouteille champenoise de 80 centilitres :

12 Bouteilles . . fr. fr. 82,75 rendu Jeumont

24 Demi-Bouteilles fr. fr. 93,60 » »

Caisse d'essai - 4 Bouteilles fr. fr. 27,75 » »

emballage compris.

(Demi-doux, demi-sec, Dry et Brut)

Seuls les simples droits de régie (0,14 fr. par bouteille), les frais de port, de douane, taxe de transmission belge sont à la charge du client.

S'adresser à M. Félix DOCHAIN, 245, Chaussée de Gilly,
à Couillet (Belgique);
soit à M. DOCHAIN-DEFER, Élysée Building, 56, Rue du
Faubourg St-Honoré, Paris;
ou 4, Rue d'Aguesseau, Paris.

DAMES DE MARIE

Chaussée de Haecht, 66-76, Bruxelles

Humanités Gréco-Latines

ÉCOLE NORMALE MOYENNE ARCHIEPISCOPALE
pour la formation de Régentes. — Diplôme légal
Les inscriptions se prennent à l'École normale moyenne
avant le 15 août. — Pour les cours préparatoires
jusque fin septembre.

INTERNAT ET EXTERNAT

QUI
S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

Franc. Vanderlinden

17, rue des Cultes, 17

:-: BRUXELLES :-:

LE PORTE PLUME A RESERVOIR

"SWAN"INDISPENSABLE A CELUI
QUI ECRIT FREQUEMMENTCHAQUE "SWAN" EST GARANTI
EN VENTE PARTOUTFabricants : MABIE TODD & Co Ltd (Belgium) Société Anonyme
8-10, rue Neuve, BruxellesCOMPTOIR
D'OPTIQUEFONDÉE
EN 1885**MAISON BLAISE**FONDÉE
EN 1885**46** RUE DE LA PAIX **46**
IXELLES-BRUXELLESJUMELLES, BAROMÈTRES, LORNETTES EN OR, ARGENT ET ÉCAILLE
INSTRUMENTS DE PRÉCISIONOutillage perfectionné pour le montage des Verres
LUNETTERIE FRANÇAISE ET AMÉRICAIN
EXÉCUTION RAPIDE ET SOIGNÉE DES ORDONNANCES DE MM. LES OCULISTESMÊME MAISON EN FACE AU 49
HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

Brasserie Léopold

Société Anonyme

**LÉOPOLD**

Rue Vantier-Bruxelles



302,65 & 302,75



Brapold, Bruxelles



Bruxelles, Q.-L.



17117.

Nos déclarations au fisc des matières premières employées

1913	████████████████████	760.115 kilogs
1914/18	■ Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches.	
1919	████████████████████	371.750 kilogs
1920	████████████████████	767.025 kilogs
1921	████████████████████	1.109.450 kilogs
1922	████████████████████	1.635.930 kilogs
1923	████████████████████	2.226.030 kilogs

Chiffres éloquentes } dus à nos Bières de } Qualité fine
Accroissement considérable } Forte densité

MALTS FINS HOUBLONS FINS

Toute cette augmentation est due à une très forte demande de :

NOS BIÈRES FINES

STOUT LEOPOLD
Densité 7°5LIBERATOR LEOPOLD
(Munich) Densité 6°2BOCK LEOPOLD
(Pâle) Densité 5°2

La concurrence par la qualité

Amsterdam

et le Congrès Eucharistique

L'étranger qui circule dans Amsterdam est saisi d'abord d'une impression que le glace : il est tombé au milieu d'un vaste matériel intuitif pour des leçons de géométrie élémentaire. Autour de lui, tout est carré, cubique ou prismatique. Le premier grand bâtiment qu'on lui montre l'écrase : ce « chef d'œuvre » de Berlage, la nouvelle Bourse, est une espèce d'énorme briqueterie, aux parois planes, appuyées de deux ou trois contreforts qui sont aussi des amas de briques. Le second monument (soyons méthodiques en pareil endroit) c'est, sur le célèbre Dam, le palais royal. Il est moins simpliste, ce palais, car il se couronne d'un clocheton, mais ce n'est encore qu'un cube formidable, aux façades percées de quelques rangées de rectangles qui sont les fenêtres.... Passez-vous aux quartiers modernes, cela devient terrible... Il faut traverser d'abord la zone dix-neuvième siècle, incolore comme à Bruxelles ou comme à Paris, mais d'une uniformité telle, dans ses rues de brique vieillie, que Boileau, certainement, n'allait pas jusqu'à en imaginer une pareille le jour où il énonça que « l'ennui naquit un jour de l'uniformité » ; car il eût parlé d'autre chose que d'ennui. On était inconsciemment banal, quand ces quartiers furent bâtis. Cela se pardonne. Mais venez donc aux extrémités de la ville, là où s'épanouissent les conceptions dernier-cri, conscientes celles-là et qui affichent du style. Je ne sais si la guerre, que les Hollandais n'ont pas subie, a tourné la tête à leurs architectes ; ces rues d'après-guerre, à Amsterdam, paraissent faites de forteresses et de bastions. Pans coupés net, auvents pesamment bétonnés, toits en terrasse précédés parfois d'appentis qui rappellent les glacis d'un fort, ces constructions parfaitement bourgeoises et pacifiques portent la signature du génie militaire, et le cœur se serre, quand vous passez au pied de ces redoutables enceintes, où cent maisons s'unissent d'un seul bloc, de voir se presser aux ouvertures des grappes mignonnes de têtes blondes.

Cette régularité hollandaise, maintenant déprimée par une esthétique d'importation, est bien dans l'esprit du paysage de là-bas... Cet horizon désespérément rectiligne, ces dignes qui vont droit, inflexibles, en enserrant les polders où se découpe un carrelage de prairies soulignées de canaux et de canalicules tracés à la règle, ces perspectives, à n'en pas finir, de damiers relevés çà et là d'un étalage de petites boîtes rosâtres qui font un village, tout cela vous plonge en une atmosphère de tranquillité ; les vaches, toutes noires et blanches, qui se parsèment à leur guise, elles, sur ce sol vert bandé d'argent y mettent, avec leur placidité, la plus haute note de vie. Si vous venez du Sud, ce n'est pas, néanmoins, la simplicité de ces formes qui vous retiendra : c'est leur raideur. L'absolutisme de la ligne droite a pour l'œil le même ton de tyrannie que, pour l'esprit, le panthéisme des logiciens alle-

mands. Tous deux sont brutaux et tous deux nous étouffent. Le Wallon égaré en Hollande soupire bientôt avec angoisse après les vibrants pignons de Flandre ou les ondulations chantantes de l'Ardenne.

Mais, à la veille du Congrès eucharistique, une question surtout se posait obstinément au visiteur étonné d'Amsterdam : comment cette terre d'angles et de symétrie pouvait-elle être propice à la célébration d'un mystère, et d'un mystère d'amour ? Car les esprits, entend-on rapporter, ne sont pas moins froids et rigides en Hollande que les habitations ; ils entendent juger, définir, formuler, et c'est après ces soins rationnels de préparation, accomplis dans une sérénité sans équivalente parmi les peuples, qu'ils passent à l'acte. Les Hollandais ont une expression typique pour se caractériser eux-mêmes, en s'opposant aux Méridionaux. Sachons d'abord que le Midi, pour eux, commence au Moerdijk, c'est-à-dire aux frontières des régions catholiques, qu'il s'accroît fortement en Flandre, terre de passions et de débordements de tout genre, pour s'aggraver encore en France, patrie classique de la légèreté, et passer à un paroxysme de frénésie en Italie ou en Espagne. Vis-à-vis de tous ces gens de vie intense, le Hollandais s'appelle « een nuchter mensch », un homme aussi maître de soi, aussi rassisé et clairvoyant, aussi exempt de suggestions, de pressions et d'impressions que s'il ne mangeait pas. L'homme perpétuellement à jeun !

Hélas ! traduite en termes négatifs, cette qualification ne voudrait-elle pas dire : l'homme sans élan, le cœur sans mystique, l'intelligence butée dans le rationalisme ? Que cette imputation prend de force à l'égard d'un peuple qui a poussé le protestantisme jusqu'à sa forme la plus nue, la plus pauvre, la plus rude : ce calvinisme sans rite, sans liturgie, sans rien qui perpétue, comme dans la *Holy Communion* des ritualistes ou l'*Abendmahl* des luthériens, la nostalgie des sacrements perdus !

Amsterdam, ville calviniste ! Amsterdam, siège du vingt-septième Congrès eucharistique mondial, présidé par un légat du pape ! Ces deux visions contrastent entre elles à la mort. Elles se contredisent formellement ; l'une des deux doit être absurde. C'est assurément la deuxième, pense l'étranger à la veille du Congrès, sur la foi de la réputation que font les manuels primaires à la « protestante Hollande ». Avec amertume, il a vu défiler, dans la plaine unie, ces fêches et ces nefs qui gonflent encore le cœur des vieilles cités et qui paraissent le soulever, en une extase traïque, au niveau des grands mystères catholiques. Elles portent toujours leurs anciens noms de saints, ces cathédrales : St Laurent de Rotterdam, St Jacques de La Haye, St Pierre de Leyde, St Bavon de Harlem. Hélas ! ce sont des squelettes. La vie en a fui le jour où la dernière messe y fut célébrée à l'approche des Gueux ; et

depuis que les iconoclastes y ont brisé le dernier autel, la voix des *dominés* y résonne comme en des sépulcres. Les Protestants sont campés sous ces voûtes qu'ils ne comprennent pas et devant ces verrières sorties brûlantes des imaginations catholiques. Il s'y sentent mal à l'aise, ils ne savent que faire de ce chœur où tout s'ordonne en vue de l'autel, de ces chapelles où rayonnaient jadis les dévotions particulières. Il leur est arrivé de proposer aux « romains » le rachat de telle de ces églises qui leur conviennent si peu, où jaillit toujours, malgré eux, la fougue sacrée de la foi intégrale et où tout leur rappelle le grand Absent qu'ils ont mis à la porte : Jésus-Eucharistie.

En se promenant le long de ces canaux concentriques, les célèbres *grachten*, qui font au vieil Amsterdam une septuple ceinture d'eaux vertes et d'épaisses avenues, l'étranger se désole à la pensée de cette apostasie, et de cette désaffectation d'une architecture ravalée par son nouvel emploi ; cependant, au détour de ces canaux, au passage d'un pont en dos d'âne, parfois une silhouette svelte et enjonnée se projette de part et d'autre, en l'air et dans l'eau : la *Westertoren*, la *Munt*, les flèches accolées du *Krijtberg*... De-ci de-là aussi, à front de quai, une vétuste *phakhuis* montre un toit, moins pyramidal que ses voisins et sa façade se termine, avec une note de souplesse étrange dans ce milieu, par une accolade étriquée... Chose curieuse ; ces traits de spontanéité, ces mots de fraîcheur et ces lignes élastiques datent pour la plupart des temps catholiques ou de cette époque indécise où le protestantisme, qui mit deux siècles à accomplir ses conquêtes, n'était encore établi que dans les postes d'influence. L'âme catholique prolongeait sa vibration créatrice dans un peuple qui n'avait pas encore tout abdiqué sous la férule et le cordeau des Églises officielles. Elle savait encore faire chanter une ville.

Mais qu'est-elle devenue, l'âme catholique hollandaise, après quatre siècles de mépris public, de spoliation, de relégation et d'avilissement systématique ? Est-ce pour en ranimer une dernière survivance que l'on tient à Amsterdam un de ces Congrès mondiaux, alors que Vienne, Montréal, Rome même ne semblaient pas de trop, jusqu'à présent, pour leur prêter la splendeur nécessaire ?

* * *

« *Roomsche stoutigheid* ». C'est ainsi que les Protestants ont qualifié d'abord cette entreprise : un coup d'audace.

Amsterdam, pourtant, avait gardé des titres eucharistiques sérieuses à la tenue de pareilles assises. Cette ville eut son grand miracle du Saint Sacrement. Il ne rappelle pas, comme les hosties de S^{te} Gudule, une profanation, mais un accident. Le 15 mars 1345, un moribond qui venait de recevoir le S^t Viatique rejetait sa nourriture ; on mit au feu ce qu'il avait vomé. Le lendemain, en ouvrant le poêle qui était resté allumé toute la nuit, une servante est saisie de frayeur : au milieu des flammes elle a vu une hostie lumineuse et intacte. Elle la retire du foyer sans se brûler et la remet à sa maîtresse qui elle-même confie à un prêtre le précieux dépôt. Le prodige fit éclat dans Amsterdam ; des enquêtes officielles furent prescrites par le clergé et par la municipalité ; elles aboutirent, l'année suivante, à une déclaration d'authenticité du miracle qui fut prononcée par l'évêque d'Utrecht. Dès lors, innombrable fut l'affluence des pèlerins dans l'église où était conservée l'hostie fameuse.

Ce concours de peuple ne cessa pas quand cette église, à son tour, fut ravie au culte, ni même quand l'objet matériel du miracle eut disparu. Il s'est perpétué à travers les persécu-

tions. Les processions étaient interdites ; le culte catholique devait se dérober à la publicité ; mais le pieux cortège qui, chaque année, au mois de mars, commémorait le miracle du Saint Sacrement, s'est maintenu malgré tout. Rien n'est poignant comme cette procession clandestine qui, de nuit, défile silencieuse autour de la Sainte Chapelle où elle ne peut rentrer : c'est le *Stille Omgang*. Elle ne comprend que des hommes, mais ils sont parfois des dizaines de mille. Opiniâtres dans leur piété comme dans la foi, ils maintiennent sans lacune la tradition de six siècles ; leur geste a quelque chose d'une protestation, mais quand on les voit, au retour de cette expédition de croisés, se presser au jour levant dans les églises et y communier tous, on se convainc qu'ils ont fait surtout acte d'adoration.

« *Paepeche stoutigheid* ». L'expression est archaïque, mais l'idée en est toujours actuelle sur les lèvres des Protestants. Ils ne peuvent prendre leur parti de voir l'Église catholique de Hollande, cette impuissante de jadis, hier même l'objet de leur souverain dédain, croître sans cesse, depuis un siècle, en organisation, en influence, en prestige national. A l'époque de Napoléon, la Hollande catholique était encore dans un complet dénuement. A peine le culte était-il toléré dans de misérables églises ou dans le secret de maisons privées ; à Amsterdam, il se resserra même, à certain moment, dans un grenier : *O. L. Heer op Zolder*. Où étaient les pompes de la liturgie ?

Mais, en 1853, profitant de la largeur de vues d'un ministre libéral, les catholiques obtinrent le rétablissement de la hiérarchie, avec un archevêché à Utrecht et quatre évêchés. Depuis cette date, qui marqua une explosion de dépit protestant, les réformés ont passé, au spectacle du renouveau catholique, d'étonnement en stupéfaction et de colère en humiliation... Puissance merveilleuse de l'autorité, surtout quand elle est l'instrument de la grâce ! Jusque-là, la Hollande avait été administrée à la façon d'un pays de mission ; on n'y sentait guère d'impulsion ferme et précise. Mais dès qu'elle fut divisée en diocèses, et puis en décanats et en paroisses, le catholicisme commença à s'épanouir comme par un effet magique. Les églises surgirent de toutes parts, les séminaires se multiplièrent, les couvents toisonnèrent à tel point que les Pays-Bas procurent actuellement au monde un missionnaire catholique sur dix. La presse « romaine », à son tour, fit sa trouée. Quand, en 1822, un notaire aveugle de La Haye, le converti Le Sage Ten Broek, fonda le *Roomsche Catholijke Courant*, c'était en effet une témérité. Ce bi-hebdomadaire succomba au bout de deux ans. En 1846, lorsque parut *De Tijd*, l'atmosphère n'était déjà plus aussi âcre, car ce journal vit encore. Mais on ne mesure réellement le chemin parcouru que lorsqu'on tient en mains *De Maasbode*, ce volumineux quotidien à deux éditions totalement différentes, qui par sa tenue encyclopédique et la rapidité de ses informations commerciales et financières, s'est imposé même à une bonne partie du public non-catholique. Oui, les temps sont changés pour les vaincus de trois siècles d'intolérance : rigoureusement exclus jusqu'il y a peu de temps de toutes les fonctions officielles, de l'enseignement public et de la Justice, les catholiques hollandais se sont réhabilités à force d'organisation sur tous les terrains. On comprend la rage protestante quand on songe qu'aujourd'hui, en 1924, le premier ministre et plusieurs de ses collègues, le président du Sénat et celui de la Chambre sont des catholiques ; quand on voit, au *Binnenhof*, un authentique prélat romain, Mgr Nolens, manœuvrer un groupe parlementaire qui forme la majorité dans la majorité

et qui entraîne à sa suite les deux fractions protestantes divisées entre elles. La puissance politique ouvrit la porte aux autres : l'enseignement primaire libre est aujourd'hui subsidié aux Pays-Bas comme il ne l'est nulle part, et c'est hier que s'inaugurait, à Nimègue, une Université dotée des mêmes franchises que celle de Louvain pour la collation des grades académiques. Grâce à ce dernier et gigantesque effort, on espère voir refluer dans les carrières libérales et administratives les énergies catholiques, jusqu'ici refoulées dans le commerce, l'industrie et la culture.

Mais il se conçoit que cette résurrection ait, pour le calviniste engoncé, un air d'effronterie. Aussi, quand on publia la nouvelle qu'allait se tenir à Amsterdam un Congrès eucharistique absolument romain, et plus catholique que tout autre, puisque le monde entier y serait représenté, l'émoi fut vif parmi les dogmatiseurs du libre examen. Les *fijne Protestanten*, ces purs des purs, virent rouge. Était-ce l'effet de la pourpre du cardinal Van Rossum, « *ras-echte Hollander* », qui, ô ironie des temps ! allait fouler le sol néerlandais en qualité de légat du Pape ? Toujours est-il qu'on tint quelques meetings et qu'on dressa des protestations courtoises, comme celle qui invite le cardinal « à prier son maître, le pape, de ne pas continuer à pousser ses domestiques ultramontains à l'anéantissement du protestantisme et à l'abus de la liberté des cultes... Comme aux jours du duc d'Albe, vous vous heurtez, lui est-il promis, à une résistance obstinée ». C'est tout juste si l'on ne parla pas d'établir une Inquisition calviniste. Tout au moins les protestants voulurent-ils donner la mesure exacte de la façon dont ils entendent la liberté de conscience, leur héritage propre et inviolable.

* * *

« *Paapsche stoutigheid* », murmurent-ils rageusement. « *Dagen van roomsche blijdschap* », répondent, en paix et en chœur, les catholiques. Et c'est vrai : on ne sait pas quelles réserves d'ardeur, d'enthousiasme, de vivacité le génie catholique maintient au cœur des Septentrionaux. A la splendeur des cérémonies du Congrès, Amsterdam a répondu avec une allégresse que nul n'avait prévue. Quand le cardinal-légat, remontant l'IJ à bord d'un bateau qu'escortait toute une flottille, mit pied à terre dans la capitale, ce fut un délire. Sur le parcours du cortège, la foule était si dense que des journaux neutres convinrent que, de mémoire d'homme, on n'en avait connue de pareille, et que les acclamations furent plus nourries même qu'au jubilé de la reine.

Il serait fastidieux de relater ici tout ce qui se passa à Amsterdam, du 22 au 27 juillet, en fait de cérémonies pontificales, de débats théologiques et d'effusions oratoires. D'autres pourvoiraient à divulguer le vaste corps de décisions qui furent prises afin de promouvoir le culte de N. S. au Saint Sacrement et de répandre la pratique de la Communion fréquente. En ce pays où les fidèles participent très diligemment à la vie sacramentelle, le Congrès d'Amsterdam, auquel la presse catholique et la prédication ont déjà donné une publicité énorme, aura sans aucun doute de durables répercussions.

Mais un trait distinctif et frappant de ce Congrès comme, des vingt-six précédents, c'est qu'il fut, bien réellement, international. Elles sont curieuses à visiter, les ruches bourdonnantes que sont les locaux de sections : à la *Broerhuys* voisinent ou se superposent les Français, les Belges, les Italiens, les Espagnols. Ailleurs sont les Anglais côte-à-côte avec les Polonais. Les Irlandais ont un local particulier et les rites orientaux travaillent aussi, je ne sais où. Un Congrès Eucharistique

donne à la ville de son siège, quelle qu'elle soit, cet aspect « catholique », c'est-à-dire parfaitement un dans une diversité inouïe, qui est si évident à Rome même. A Amsterdam, qui onques ne vit, depuis la Réforme, d'ecclésiastiques catholiques qu'en haute-forme, redingote et culottes courtes, c'est une inondation de soutanes noires, blanches, brunes, et de chapeaux romains ; les autos épiscopales, aux fanions pontificaux, emportent dans les rues des traînées de violet, et l'on peut voir, au coin du Dam, un abbé espagnol au vaste manteau flottant croiser un clergyman en chapeau mou qui débarque d'Amérique. Tout cela sur le fond jaune et blanc des drapeaux, très nombreux surtout dans les rues commerçantes, et des cocardes qui ornent des milliers de poitrines. Ce Congrès mondial a changé le physionomie d'Amsterdam.

On n'oserait dire que les Belges y furent nombreux. Les sévérités du florin y sont sans doute pour beaucoup. Il faut avouer aussi qu'on s'intéresse peu, en Belgique, à ce qui se passe outre-Rosendaal. Ce n'est pas l'effet d'une prévention, mais c'est une habitude. Nous ne tournons pas les yeux de ce côté. Et tandis qu'on vous entretient, là-bas, des menus incidents de notre vie politique, nous posons assez naïvement des questions élémentaires sur les situations hollandaises. Pareille disproportion d'intérêt pourrait, à l'occasion, nous être fatale.

Mais si les Belges furent assez rares à Amsterdam, en revanche ils y jouèrent de beaux rôles. Ne parlons pas de notre admirable évêque de Namur, l'âme des Congrès eucharistiques et le président de leur comité permanent ; l'activité et la bonhomie de Mgr Heylen sont environnées partout d'un halo de reconnaissance et de sympathie : c'est connu. Mais il y eut une assemblée générale « de teinte belge » où les députés Van Cauwelaert et Sinzot remportèrent, au dire des Hollandais, des triomphes qui comptent parmi les plus beaux du Congrès. Réjouissons-nous de ce que, si l'on n'a pas vu beaucoup de nos compatriotes à Amsterdam, leur qualité, du moins, ait suppléé à la quantité défailante.

* * *

La céleste jubilation des communicants à Jésus Homme et Dieu, c'est surtout dans les grandioses cérémonies du *Stadion* qu'elle s'est répandue à libres flots.

Un Stade ne se décrit pas. Depuis Olympie, les Stades sont tous semblables : une ellipse entourée de gradins. Amsterdam n'y fait pas exception ; il ne se qualifie que par ses dimensions : huit hectares, lesquels procurent trente mille places assises. Ce Stade n'a pas le prestige du Colisée, mais il offre l'avantage d'un espace bien plus vaste. Il fallait le voir, dimanche, grouillant de masses humaines. Aux abords, c'était un torrent. A plus d'un kilomètre de l'entrée, les autos, serrées roue contre roue, se bloquaient ou n'avançaient plus que par saccades. Point de désordre, cependant. C'était un afflux mais pas une irruption. Les policiers : — tous catholiques qui avaient revendiqué ce service comme un honneur — n'eurent à bousculer personne. Spectacle prestigieux ! Au-dessus de l'entrée d'honneur, un grand Christ béniissant ; du haut des tours qui marquent les quatre angles du terrain, un ange d'or embouche la trompette à côté d'un énorme étendard papal ; dans les intervalles, sur les crêtes de l'amphithéâtre, relevant un menu crénelage de têtes, de gens perchés, juchés, dressés, les drapeaux des nations claquent en une tranquille harmonie. Ah ! les catholiques n'ont rien caché de ce qu'ils ont de cher : ils « manifestent » et si ce n'est pas

un coup d'audace qu'ils opèrent, c'est du moins un geste de magnifique assurance.

Tout ce Stade, samedi, était bondé d'enfants, pour une communion générale à laquelle s'unirent tous les petits catholiques des Pays-Bas dans leurs paroisses. A présent, dimanche, il n'y en a plus : le stade a été loué pour vingt-deux mille florins, et il faut récupérer. Tâche aisée, semble-t-il, car on a refusé des spectateurs par centaines ; épaisse est la foule de ceux ... du dehors.

L'entrée du légat pontifical, au sein de cette mer humaine, est d'un effet inoubliable. Sur la pelouse, son cortège gagne le pavillon où s'érige l'autel. Des gendarmes pontificaux en basques bleues et bas blancs, des camériers de cape et d'épée qui semblent descendus d'un tableau de Michel-Ange, un flot de violet et de dentelle entourent la belle stature écarlate du cardinal. La garde du corps du légat est composée d'une vingtaine de chevaliers hollandais de Malte, en longue tunique rouge et pantalon blanc. Six cardinaux à longue traîne clôturent ce cortège qui pénètre, au centre du terrain, dans une enceinte où quarante évêques, d'innombrables prélats et abbés mitrés l'attendent en une enfilade de stalles. Un espace de cinquante mètres sépare de l'autel le trône de l'officiant : aussi grandioses qu'à Saint-Pierre de Rome se déroulent en cet enclos les évolutions liturgiques. Les démarches des officiants empruntent à ces distances une majesté inconnue, tandis qu'un chœur de plus d'un millier d'exécutants réalise l'un des plus beaux triomphes du grégorien. Par moments, la voix de l'auguste légat s'élève seule, portée jusqu'aux extrémités de la foule par un bouquet de mégaphones, ces instruments excellents qui ont le seul tort de faire nasiller quelque peu les voix les plus suaves. Ainsi planent dans les airs les oraisons latines de l'office spécial du S. Sacrement d'Amsterdam, où le nom de la cité sanctifiée jette, par places, un accent local qui impressionne.

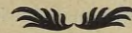
Rien n'est beau comme ce parterre où l'Homme-Dieu, dans un instant, se joindra à ce Concile de son Église universelle. Rien, sinon la correspondance que la liturgie divine trouve dans la foule immense qui en boit avidement le spectacle. A l'entrée des pontifes, c'était un tonnerre d'acclamations ; tous les gradins se striaient du blanc des mouchoirs ; les crénelures vivantes, là-haut, s'agitaient ; on se levait, on s'asseyait, de nouvelles vagues se gonflaient ; un cri poussé à une extrémité de l'arène circulait de proche en proche jusqu'à en faire le tour complet, et on l'entendait encore, à un bout, alors qu'il s'était apaisé ailleurs. C'était la clameur des grandes marées d'enthousiasme. Mais, à peine l'office commencé, plus une rumeur ; la liturgie gouverne cette masse humaine par la seule force de son caractère sacré. D'un seul mouvement, tous se lèvent à l'Évangile et se signent. Tous s'agenouillent à la consécration. On entend au loin bruisser les drapeaux au vent. C'est à la sortie des prélats que la joie qui dilatait tous ces cœurs éclata de nouveau d'une poussée éperdue... « *Room-sche blijdschap* ». On oubliait la raideur d'Amsterdam devant l'effusion de ce sentiment catholique où la proximité du divin, où des certitudes que n'ont pas les fils desséchés de Calvin mettent une chaleur et une force qui ne sont plus humaines.

L'émotion la plus intense était réservée, cependant, à l'après-midi. Pour ces heures-là, la foule du matin s'était doublée. Il y avait au dehors du Stade autant de monde qu'au dedans. Et c'est dans cette enceinte d'abord, et autour d'elle ensuite, mais à l'abri d'une palissade — car le Saint-Sacrement, en Hollande, ne peut franchir ouvertement la voie publique — que se déroula la grande procession d'hommes. Forêt de

bannières, grouillement de délégations, fleuve large et lent d'associations et de confréries ; on acclame, au passage, un vieux zouave pontifical en uniforme, on salue l'harmonie des pêcheurs de Volendam, ce village demeuré catholique sur une côte qui a tout entière apostasié. Ils passent, ces braves gens, en ce vieux costume typique qu'ils sont presque seuls à porter encore. Les toges des professeurs, les poitrines constellées des ministres attirent l'attention. Et le flot noir s'écoule, éclairé par places d'une bouffée rouge ou bleue d'enfants de chœur. Puis, c'est l'énorme bloc blanc de neige du clergé ; puis encore, l'interminable ligne des mitres qui étincellent. A partir de ce moment, le silence de la foule est complet ; on ne parle même plus à voix basse, et quand passe la Sainte Hostie, tout le monde est prosterné...

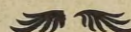
La procession sortie, il y a une demi-heure d'attente où l'on voit une scène admirable : ces trente mille hommes, d'une voix, avec la docilité d'enfants au catéchisme, répondant au chapelet dont le mégaphone leur porte les appels. C'est le recueillement avant l'apothéose. Le ciel, plein de soleil depuis le matin, avec des amoncellements de nuages à la Ruysdael, s'est uniformisé en gris. Que médite-t-il ? Voici la procession qui rentre : elle défile et se tasse sur la pelouse. Le Saint-Sacrement, porté par le légat, escorté des cardinaux d'Angleterre, de France, d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie atteint le pavillon. Le *Te Deum* retentit, clamé à huit voix par les mille chanteurs. La tension des cœurs est à son comble, l'exaltation est dans toutes les âmes. Un chant encore et le cardinal-légat, dans lequel tous considèrent le pape même, se retourne vers la foule avec l'ostensoir. A ce moment précis, le ciel s'ouvre. Des rayons d'un rouge vif tombent sur les ors des broderies et font resplendir la mer écumante des surplis. Et dans cette irruption de lumière, pauvre symbole de la foi qui illumine toutes les âmes, majestueux, le Cardinal fait face, tour à tour, aux quatre horizons : chaque fois, il répète avec l'Hostie la triple bénédiction épiscopale. Et chacun voit le signe divin, prolongé, comme ces rayons du soleil déclinant, par dessus les gradins du *Stadion*, dépasser la ville et franchir les côtes, traverser les déserts et les océans pour rejoindre, au fond des cloîtres clos, dans les chaumines des steppes, dans les huttes des tropiques, et jusqu'aux derniers confins du monde les âmes catholiques et eucharistiques qui, autour de l'Assemblée frémissante d'Amsterdam, forment l'invisible et perpétuel Congrès de la Communion des Saints.

G. HOYOIS.



IMPORTANT

Toute demande de changement d'adresse devra dorénavant être accompagnée de 75 centimes en timbres-poste, si on désire qu'il y soit donné suite.



Les leçons du Congrès

Le XXVII^e Congrès Eucharistique international, qui s'est clôturé à Amsterdam le 27 juillet a été en tous points digne des précédents. Comme celui qui s'est naguère tenu à Londres, il aura une répercussion profonde dans les milieux protestants et spécialement dans les âmes chrétiennes qui cherchent la vérité intégrale. De nombreux protestants s'y sont trouvés de fait associés : soit qu'ils n'aient pas résisté au désir d'assister à l'entrée triomphale du Cardinal-Légal, soit qu'ils aient été jusqu'à suivre les assemblées générales qui se tinrent dans l'immense Stadion où jamais on n'avait vu une affluence comparable, ni assurément spectacle pareil à celui de sept cardinaux et cinquante évêques et abbés entourant l'Hostie-Sainte.

L'idée de tenir le Congrès dans une cité où deux cent mille catholiques ne sont que le tiers de la population, dont la municipalité est en majorité socialiste, partiellement communiste, n'avait pas été sans soulever des appréhensions chez des personnalités catholiques éminentes.

L'attente des plus optimistes a été dépassée par l'incomparable splendeur des cérémonies de la journée de clôture, auxquelles participaient notamment plusieurs membres du Cabinet, dont le premier ministre et les présidents des deux Chambres.

Nos voisins du Nord se sont montrés des organisateurs à la hauteur de leur réputation. Les très nombreux étrangers venus de Belgique, de France, d'Espagne, d'Italie, de la Grande-Bretagne, du pays Rhénan, des deux Amériques n'avaient qu'une voix pour en convenir. Le cours du florin avait naturellement retenu chez eux beaucoup de Belges qui eussent aimé suivre Mgr Heylen à Amsterdam, — peut-être pas tous par la voie des airs — et juger du prestige qui anéole le Président du Comité permanent des Congrès eucharistiques n'eût pas été un de leurs moindres réconforts. Et que d'enseignements ils eussent raphchez eux !

Nous avons, catholiques belges, beaucoup à apprendre de nos voisins du Nord. On loue avec raison, leur discipline et leurs méthodes d'organisation, leur sens des réalités, leurs initiatives hardies, dont la dernière, les retraites pour non catholiques, n'est pas la moindre. On ne dira jamais assez leur incomparable générosité de catholiques. Sur le terrain scolaire, ils récoltent aujourd'hui ce qu'ils ont semé sans attendre l'égalité absolue des subsides qu'ils ont obtenue par leurs persévérants efforts. Il leur a suffi de trois quarts de siècles pour couvrir leur pays d'édifices du culte qui étonnent par leurs proportions et leur splendeur, voire l'originalité et la nouveauté de leur conception (L'archevêque d'Utrecht n'a-t-il pas consacré près de cent églises ?). Le grand Cuyper a fait école et ses successeurs ne s'effraient d'aucune des audaces de l'art moderne. La nouvelle cathédrale de Haerlem, si imposante, ne restera plus longtemps inachevée, car voici terminée la construction du Séminaire diocésain qui a coûté trois millions de florins.

J'ai eu la grande satisfaction de pouvoir, avant de quitter la Hollande, visiter deux des plus récentes fondations de la piété agissante des catholiques néerlandais. Le mardi 29 juillet, Nimègue recevait officiellement Mgr Heylen et les membres du comité permanent des Congrès Eucharistiques qui l'accompagnaient et leur faisait les honneurs de son Université et de la Fondation de Terre Sainte.

L'Université catholique est arrivée au terme de la première année de son existence, désormais assurée. Après mûre réflexion, l'épiscopat néerlandais a donné la préférence sur d'autres villes à la cité où déjà Charlemagne avait des écoles. Aussi bien, aucune ville ne pouvait réunir ce que possède Nimègue : une ceinture de collines verdoyantes, enserrées par l'admirable boucle du Rhin et de vrais monuments dans l'ombre de grands souvenirs. Nimègue compte aujourd'hui 70.000 habitants, plus du double de sa population d'il y a vingt-cinq ans. Le plan de la ville nouvelle semble avec ses belles avenues, avoir été tracé dans la prévision d'un développement illimité. Il serait désirable que les édifices de nos grandes villes, particulièrement ceux des cités où des fortifications seront démantelées, viennent ici prendre des leçons d'urbanisme. En dépit de ses charges, l'administration municipale trouve le moyen de subsidier à concurrence de cent mille florins par an la jeune Université catholique, qui compte dès à présent trois facultés : théologie, philosophie, droit.

Je brûlais d'un impatient désir de voir la Fondation de Terre Sainte. Imaginez un terrain accidenté de cent et vingt hectares, qui évoque tour à tour la Campine et la Fagne, et d'où l'on embrasse d'un regard le Brabant septentrional, la Gueldre et le pays de Clèves. De ce terrain couvert de bois émergent des coupoles et des minarets, dominés par la masse rocheuse, reconstitution du rocher du Calvaire. Des centaines de milliers de visiteurs affluent là tous les ans, catholiques, protestants, israélites même. Un homme de Dieu, le curé Suys, conçu pendant la guerre l'idée de donner un aliment à la curiosité de tant d'amis qui cherchent à se rapprocher du Christ, même jusqu'à la vision des lieux où s'écoula sa vie terrestre, ou de leur reproduction aussi fidèle que possible. Une solitude boisée s'est donc peuplée d'un étonnant amalgame de constructions et monuments divers. On y voit depuis la tente, authentique celle-là, de nomades, jusqu'à une nécropole souterraine, où déjà nombre de chrétiens se sont fait inhumer sous la croix du Calvaire. Déjà on arrête les plans d'une grandiose Basilique de la Paix qui s'érigera en face du temple de Salomon reconstitué.

Allez-y voir si vous ne m'en croyez pas.

Apprenons, en attendant, des catholiques de Hollande, à avoir de généreuses ardeurs.

BON DE TRANNOY.



Économie nouvelle et réorganisation corporative (1)

Les catholiques sociaux et les démocrates chrétiens.

Mais Marc Sangnier est-il un continuateur des anciens catholiques sociaux ? Est-il dans la ligne des doctrines que représentent les noms, que M. Defourny rappelle dans son article. Beaucoup le nient. Je trouve dans cet ouvrage de Maurras, qui est un chef d'œuvre de dialectique, d'abord insinuante, presque caressante, mais qui devant les dérobades de Sangnier, se fait plus incisive et plus cruelle, une lettre de René de Marnus qui éclaire fortement le débat.

Je crois, disait de Marnus s'adressant à Maurras, que positivistes, monarchistes et chrétiens sociaux, s'ils n'ont point absolument les mêmes principes, sont d'accord et ne peuvent faire autrement que d'être d'accord dès qu'il s'agit de réalisations et de doctrine appliquée. Je puis d'ailleurs vous apporter en confirmation mon exemple personnel. C'est parce que, tout jeune étudiant, je m'étais nourri des idées de Vogelsang, de Hütze, de la Tour du Pin, qu'ensuite j'ai lu avec avidité l'Action française, que je l'ai comprise et aimée.

Mais dans le dilemme de Marc Sangnier, il y a autre chose ; c'est que le christianisme social est représenté par le Sillon. A cela, vous ne répondez point et, sans doute, c'est à un chrétien social qu'il appartient de le faire. Je trouve moi, que la prétention de Marc Sangnier est singulière et je ne suis pas seul, je crois, à la trouver telle.

Je sais bien que, aux yeux de beaucoup, le Sillon représente la suite de ce qu'on a appelé le mouvement social catholique. Mais c'est là une dangereuse équivoque. Les chrétiens sociaux de France, d'Autriche, d'Allemagne, etc., ont fait une consta-

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* du 18 et 25 juillet 1924.

tation sur laquelle ils reviennent sans cesse : l'état de désorganisation dans lequel se trouve notre société occidentale, par suite de la dissolution des liens sociaux. Ils ont demandé une chose principale : l'organisation d'institutions permanentes capables de secourir la faiblesse des hommes. Et ils ont rencontré en face d'eux un ennemi acharné : le monde des conservateurs et des catholiques libéraux soutenant que, lorsque chacun, patron et ouvrier, ferait son devoir et pratiquerait la vertu, la question sociale serait résolue. Que l'on compare tout ceci, avec le thème bien connu du Sillon, et l'on verra que si le Sillon a le droit de poser un dilemme, c'est au nom du christianisme individualiste et libéral et non pas au nom du « christianisme social ».

Aussi, les jeunes chrétiens sociaux et non seulement ceux qui sont d'accord en tout, avec moi, mais ceux qui, pour des raisons ou des prétextes divers refusent d'étendre à la politique leurs sages raisonnements sociaux, voient de plus en plus dans le Sillon, non un allié, mais le pire des adversaires, le continuateur du préjugé individualiste, contre lequel nos maîtres, les fondateurs et les chefs de l'école catholique de France ont lutté pendant trente ans ».

La Tour du Pin, bien avant l'activité de Marc Sangnier, avait déjà soulevé avec une singulière clairvoyance les différences entre les catholiques sociaux et certains démocrates chrétiens. Dans un ouvrage sur la démocratie chrétienne, l'abbé Gayraud avait écrit que les démocrates chrétiens sont issus de l'école de M. de Mun. M. de la Tour du Pin, dans un article dont je ne possède malheureusement pas le texte intégral (1), combat cette affirmation. Il établit un parallèle entre les deux écoles.

Alors que toute la structure de l'œuvre (des cercles d'ouvriers), écrivait-il, ses bases, son plan général et leurs commentaires autorisés, reposent sur une conception hiérarchique de la Société, la Société démocratique au contraire, telle qu'elle est née de la Révolution, est essentiellement individualiste. Alors que les questions traitées dans la revue L'ASSOCIATION CATHOLIQUE l'ont toujours été au point de vue le plus social, c'est-à-dire au point de vue constant du bien commun plutôt qu'à celui de l'individu....

Jamais, en principe du moins, le démocrate du type courant, ne se met en présence de l'intérêt social, mais toujours de celui de l'individu.

La démocratie prend son fondement dans l'égalité civique. Ce système antisocial remet les pouvoirs publics aux mains de la partie la moins éclairée de la nation, parce qu'elle est la plus nombreuse ; cela au nom d'une prétendue égalité des individus, qui établit le triomphe de l'individualisme sur la négation même de l'individualité.

L'éminent écrivain met le doigt sur la raison fondamentale du désaccord. Il est dans l'esprit général des doctrines.

« Elle vient de la Révolution, dit-il, cette société moderne avec laquelle les démocrates chrétiens voudraient, non pas rompre comme nous le voulions, nous, mais plutôt trouver un Modus vivendi.

C'est ce fait (la Révolution), que nous entendions combattre, parce que nous n'y voyions pas une loi, comme d'autres le prétendent et qu'on peut toujours combattre un fait. Et c'est la tendance à s'y plier comme à une loi que j'ai qualifiée antérieurement de tendance à s'accommoder à l'abri d'un édifice sans

fondement et sans clef de voûte. Ceux qui agissent ainsi ne peuvent pas plus se dire les continuateurs de notre école que de notre œuvre. Ils ont pu adopter la plupart de nos avis, sur la question ouvrière, même sans y rien ajouter, ils n'en sont pas pour cela des continuateurs, parce qu'ils LES ONT TRANSPOSÉS DANS UN MODE TRÈS DIFFÉRENT, CRÉANT AINSI SUR NOTRE ROUTE LE PLUS GRAND OBSTACLE A LEUR ACCEPTATION ».

Il va sans dire que je n'accumule pas tous ces textes que d'aucuns trouveront peut-être fastidieux à lire, pour jeter de l'huile sur le feu, rallumer d'anciennes controverses, et aviver des blessures à peine cicatrisées. Au contraire, je voudrais signaler, dans l'espoir de les dissiper, quelques-uns des malentendus qui empêchent d'excellents catholiques de s'entendre.

Les jeunes réactionnaires (1) qui attaquent la démocratie avec une vivacité et une intempérance qui sont de leur âge, professent, au point de vue social les idées économiques de Valois. Or, et c'est là un des mérites du bel article de M. De-fourny, l'essentiel des conclusions de Valois coïncide avec l'essentiel des conclusions de l'école corporative.

J'irai plus loin. Il me paraît que dans une histoire scientifique des idées sociales, qui s'efforceraient de dépister la filiation des écoles, les théoriciens catholiques d'Action française apparaîtraient comme les continuateurs authentiques des premiers chrétiens sociaux.

Et s'il en est ainsi, l'accord entre les catholiques sociaux, restés fidèles aux grandes directives dessinées par Vogelsang et la Tour du Pin et les tenants catholiques de l'Action française, devrait être non seulement possible, mais facile autant que nécessaire.

Comment se fait-il donc que c'est contre eux bien plus que contre les socialistes et les radicaux que se déchaînent certains démocrates chrétiens (2).

Je ne vois pour ma part pas d'autre explication que celle-ci. On a eu grand tort d'abandonner la dénomination de catholiques sociaux pour adopter, sous la pression des politiciens, celle de démocrates chrétiens.

Aujourd'hui, sous le nom de démocrates chrétiens on désigne, sans aucune distinction, les gens qui visent à réaliser un même programme d'amélioration immédiate du sort des classes laborieuses, mais au nom de doctrines fort différentes sinon opposées.

Parmi eux, les uns sont plutôt les « sociaux ». Leur but ultime c'est la réorganisation corporative de la Société tout entière, par la lutte contre les idées libérales et égalitaires et contre les institutions qui en dérivent.

Les autres sont, au contraire, des individualistes qui s'ignorent, des démocrates au sens indiqué plus haut. Ils n'ont qu'un goût modéré pour une Société organisée, qui amènerait fatalement avec elle la hiérarchie, l'inégalité des fonctions et des individus.

Pour eux la Révolution française, l'individualisme sous toutes ses formes n'est pas l'ennemi qu'il faut prendre à la gorge pour l'exterminer.

Au contraire, dans les idées révolutionnaires, leur cœur

(1) Réactionnaires en ce sens qu'ils réagissent contre les idées individualistes et révolutionnaires, mais pas conservateurs, puisqu'ils aspirent à une réforme profonde de la société actuelle.

(2) Je fais allusion aux alliances politiques et sociales du parti de Marc Sangnier et à certains faits récents de l'histoire politique française que tout le monde connaît.

(1) Contribution à l'étude du mouvement social chrétien. Association catholique, 1899. T. II, p. 206.

doucement ému perçoit comme un écho laïc des béatitudes évangéliques.

Il suffit de baptiser ces idées, de les mener à Reims, comme autrefois les rois de France, pour les mettre au service de Dieu. Alors se trouveront réalisées dans la Cité et dans l'atelier les admirables versets du Magnificat.

*Deposuit potentes de Sede et exaltavit humiles,
Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes.*

Leurs ancêtres intellectuels, ce n'est ni La Tour du Pin ni Vogelsang, c'est entre bien d'autres Buchez, Lamennais, Lamartine. Entre eux et les jeunes gens d'Action française, il y a un abîme. Ici on ne se trouve plus devant des malentendus à dissiper, mais devant une profonde opposition doctrinale.

Le jour où tous les démocrates chrétiens poursuivront en fait et en intention l'avènement d'une société organique, corporative, décentralisée, il s'apercevront qu'ils n'ont pas d'auxiliaires plus sûrs, plus vaillants, mieux armés contre les adversaires, que les Jeunes catholiques d'Action française. Il reste, il est vrai, un brandon de discorde : la politique. Si on ne m'avise pas que j'abuse de la patience du lecteur, nous en reparlerons.

FERNAND DESCHAMPS.

*Professeur d'économie politique
et d'Histoire des doctrines économiques*



“ La Femme de Judas „ (1)

Nous nous étions habitués à tenir Judas pour un traître infâme, pour le symbole même de la trahison payée.

M. Albert Malaurie a voulu nous changer tout cela. A-t-il été gagné par la contagion contemporaine d'universelle indulgence pour se mettre ainsi à reviser le procès de Judas ? Toujours est-il qu'il a trouvé le moyen d'amnistier ce personnage. Et voici, d'après notre écrivain, comment les choses ont dû se passer.

Judas, natif de Kariote, n'avait jamais eu de chance. Sa mère était morte en le mettant au monde et, peu après, son père avait été tué dans un bois par des brigands iduméens. Son oncle, forgeron à Nazareth, l'avait accueilli dans sa maison. Judas travaillait dans la forge aussi bien qu'il pouvait, mais son labeur était mal payé et ses cousins avaient pris l'habitude de battre ce pauvre garçon. Quand fut terminé son apprentissage et qu'il en eut assez d'être rossé, il alla s'établir à son compte dans le village de Capharnaüm. Il était roux, laid, silencieux, d'humeur sombre et démocratique. Quand, rarement, il discourtait, c'était pour se répandre en malédictions contre les riches et les menacer de la vengeance divine.

Cependant, Jésus vint prêcher dans ce pays. Il disait la noblesse du pauvre et des humbles travaux, les compensations de la vie éternelle réservées aux plus maltraités par les injustices de cette vie temporelle et il avait, pour les riches égoïstes et durs, des sévérités bien propres à emporter le suffrage d'un misérable forgeron. Judas fut donc conquis par les séductions de la divine parole, il prit rang parmi les disciples du Messie et son âme retroquevillée s'épanouit aux espérances du royaume de Dieu. Dès lors, il battit l'enclume avec

un courage multiplié et, par surcroît, l'argent commença d'affluer dans sa bourse.

Précisément, à cette époque, une jeune Galiléenne, nommée Lia, vint apporter à la forge un chaudron à réparer. Elle cherchait à se marier et souhaitait avant tout rencontrer un époux digne d'elle, c'est-à-dire travailleur, rangé, capable de devenir riche. Elle observa que Judas ferait parfaitement son affaire, et, de ce moment, elle s'arrangea pour se trouver fréquemment sur son chemin. Elle fut assez habile pour arriver à son but et le mariage eut lieu. Il ne faut pas oublier d'indiquer que Lia était fille de Siméon, un pêcheur dont la barque devait passer au jeune ménage.

Jésus descendait souvent chez Judas qui, toujours, l'accueillait de grand cœur et se mettait en frais pour le recevoir magnifiquement. Le Maître y tenait des propos qui ravissaient son disciple et dont Lia ne comprenait jamais que le sens matériel et économique ; il caressait Isaac, le jeune enfant de ce couple disparate ; souvent, il lui arrivait de monter dans la barque héritée de Siméon, et de s'en servir comme d'une chaire à prêcher ; parfois, même, de la remplir de poissons jusqu'au bord, par quelque miracle, un jour de tempête où nul pêcheur n'eût osé se risquer sur la mer déchaînée. Lia jubilait de l'honneur fait par Jésus à sa demeure et à son mari, elle revendait à bon prix les poissons des pêches miraculeuses ; seulement, elle eût préféré que Jésus vint seul et n'aménât point chez elle Pierre, Jacques, Jean et toute sa suite d'apôtres qui mangeaient trop et salissaient la maison.

Car Lia avait une âme ménagère et bourgeoise. Elle entraînait en fureur quand son mari négligeait la forge pour aller au loin s'acquitter de quelque mission évangélique et elle lui représentait avec larmes l'état de dénûment où elle tomberait bientôt, par sa faute, elle-même avec son enfant. Comme Judas avait la bourse du collègue apostolique, elle imagina de faire produire cet argent qui dormait, n'estimant point que ce fut là pêcher contre l'honnêteté. Elle songea aussi à tirer parti des voyages de son mari ; elle lui enseigna à acheter pour revendre et à profiter des bonnes occasions de commercer qu'un voyageur rencontre sur sa route. Judas eut la faiblesse de consentir à l'écouter, et, dès lors, trouva le moyen d'établir une moyenne entre les enseignements de Jésus et les suggestions commerciales de son épouse. Il rêva même de s'enrichir par ces moyens et de mettre un jour son opulence au service des desseins grandioses du Seigneur qu'il aimait. Quant à son âme, elle était en paix, jouissant de cet honnête contentement qui est le partage de tant de propriétaires rangés et religieux. Conseillé par Lia, il avait mis sur les deux tableaux et cela lui réussissait admirablement. D'une part, il comptait sur Jésus pour l'introduire un jour dans le royaume des cieux, et, en attendant, la chance humaine le favorisait.

Il s'employait à mener parallèlement à bien son apostolat et son commerce quand Jésus quitta les environs de Capharnaüm pour venir à Jérusalem.

Lia n'avait pu se résoudre à laisser Judas partir seul. Elle le suivit donc avec son fils, et, lorsque tombait le soir, Judas allait retrouver, dans une pauvre demeure provisoire sa femme et son enfant.

La rusée Galiléenne n'avait point perdu le nord à Jérusalem ; elle vendait maintenant dans le temple ; toutefois, le beau temps était passé, Judas ne voyageait plus, les recettes diminuaient d'autant, et, du jour où, parmi les marchands chassés du temple, Lia perdit tout son argent, l'on peut dire que les affaires périèrent vraiment. Par surcroît de malchance, la santé du petit Isaac était devenue mauvaise dans cette Jérusalem grouillante et insalubre. L'on pense bien que la mère ne manquait pas de jeter sur Jésus la responsabilité de ses malheurs domestiques et d'engager Judas à se tirer sans retard de l'aventure mystique où il s'était jeté.

Le pauvre disciple continuait pourtant d'aimer son Maître. Seulement, il avait l'âme partagée. Jésus avait raison, pensait-il, mais Lia n'avait pas tort. La mission de son Maître demeurerait à ses yeux sublime et nécessaire, mais il ne pouvait rompre avec sa chère femme qui appréhendait le pire, ni délaisser son enfant malade. C'est ce qu'il ne cessait de se répéter à lui-même quand les chefs religieux d'Israël le sollicitèrent, par l'entremise de Lia, de leur livrer Jésus.

Ce ne fut pas facile de l'acculer à la trahison. Lia dut lui prouver longuement que ce n'était pas trahir de gagner une petite somme d'argent indispensable au ménage et de soustraire Jésus à l'unanime hostilité. D'ailleurs, ajouta-t-elle, Anne et Caïphe m'ont donné les meilleures garanties. Ils se contenteront d'arrêter Jésus pour le sauver de Lui-même et de la foule. « On se saisira de Jésus avant la

(1) ALBERT MALAURIE, *La femme de Judas*. Paris, Grasset, 1924.

Pâque, en un endroit sûr loin du peuple, on le cachera quelque temps ; bien entendu, il ne lui sera fait aucun mal ; puis, quand les fêtes seront accomplies et que le calme régnera dans la ville, on nous le rendra, et nous le reconduirons là-bas, près de notre doux lac, en ce foyer digne de lui. »

Judas mit le doigt dans l'engrenage. Et, peu de jours après, voyant qu'il avait été manœuvré par sa femme et les pontifes, il commença de haïr sa femme et même battit son enfant. Car, il n'avait pas cessé d'être fidèle dans son cœur. Il se rendit au palais d'Hannah où siègeait le Sanhédrin et reporta leur argent à ces assassins.

« — J'ai péché en livrant le sang innocent. Cet argent me brûle. Reprenez-le et déchargez-moi de mon péché, en me rendant Jésus. Hannah se prit à rire.

— Eh ! que nous importe ! Cela te regarde. Au reste, Jésus est maintenant aux Romains, et nous ne pouvons rien sur lui.

Et Caïphe ajouta violemment.

— Tant mieux s'il meurt pour tout le peuple, afin que toute la nation ne périsse pas !

Mais, Judas, les poings dressés vers eux vociféra :

— Vous m'avez menti ! Vous m'aviez promis de préserver sa vie ! Rendez-le moi !

Il avançait toujours, et les autres, s'apourant, s'effaçaient. Mais le vieil Hannah, calme et dur, ne bougea de son siège ; séchement, il ordonna :

— Assez de cette scène. Jetez cet homme à la porte.

Les lévites eurent honte de leur faiblesse. Ils appelèrent les gardes, et, non sans quelque lutte, car Judas se débattait rudement, ils le précipitèrent hors de la salle et du palais.

L'Isariote erra longtemps par la ville. Puis il gagna le Mont des Oliviers et la vallée du Cédron, et il se retrouva à Gethsémani. Or, comme il s'arrêtait devant le jardin, il aperçut sur une colline du lointain une grande croix qui se dressait entre deux autres plus basses, et un corps qu'on y suspendait. Alors, il avisa un olivier solide, et s'y pencha.

Ces chacals étaient Juifs trop religieux pour oser donner le moindre accroc à aucune loi de leur rituel ; aussi voulurent-ils consacrer les trente deniers rapportés par Judas à quelque bonne œuvre, comme d'acquiescer un terrain pour la sépulture des étrangers.

« Ils tinrent conseil, et ils achetèrent le champ du potier, pour la sépulture des étrangers. Un garde vint leur apprendre qu'on avait retrouvé Judas pendu devant le jardin de Gethsémani, et ils décidèrent de faire prévenir sa femme. Ce fut le sacrificeur bossu qui s'acquitta de ce soin.

Il trouva Lia, qui conversait paisiblement avec sa cousine, et lui annonça la nouvelle, sans omettre un détail. Elle pleura d'abord beaucoup, puis elle réfléchit, et dit :

— Cet argent m'appartient : je ne puis l'abandonner.

Sa cousine et le bossu l'approuvèrent. Ils la conduisirent à Caïphe, et celui-ci décida que le champ du potier serait cédé à la veuve de Judas pour qu'elle en jouisse à sa convenance.

Lia y fit inhumer pieusement son mari, et elle mena son enfant sur la tombe : elle lui fit prier l'Éternel pour son malheureux père Judas l'Isariote ; elle lui fit aussi réciter une prière pour Jésus. Puis, elle vendit le champ, et en tira un bon profit, car il était bien placé.

Elle put ainsi retourner à Capharnaüm, où elle retrouva tout en ordre, et où sa servante lui rendit fidèlement sa maison et ses biens. Elle éleva son fils dans la sagesse et dans la piété, et lui apprit à augmenter ses richesses. Et elle vécut heureuse et respectée. »

* * *

On ne rêve pas d'un monstre mieux conditionné que cette Lia. Pourtant, elle vit. L'art parfait de M. Malaurie l'a rendue vraisemblable. C'est une femme comme il s'en rencontre beaucoup dans les tramways et dans les salons. Elle est honnête, pratique, bien élevée, attachée aux observances extérieures de la religion, épouse fidèle, mère prévoyante. Dans sa jeunesse, je gagerais qu'elle n'a pas fait parler d'elle. Après la mort de Judas, elle aura sans doute été une veuve irréprochable. Qui sait, même, si à Capharnaüm, elle n'a point, sur ses vieux jours, fondé des œuvres féminines et présidé des associations sans but lucratif ?

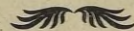
Car, gardez-vous de croire, lecteur, que cette petite bourgeoise est un démon. Combien de forgerons, de cultivateurs, de notaires et d'hommes encore plus considérables ne se souhaiteraient une épouse aussi raisonnable. Et aussi peu mondaine. Son tort est de manquer d'imagination et de tout esprit d'aventure ; elle ne veut courir aucun risque ; elle reproduit servilement les gestes héréditaires des femmes de sa race, de son pays et de son temps ; la malheureuse n'a pas de mystique, elle n'amène point d'âme ; elle l'ignore évidemment, aussi nul remord, n'entamera-t-il jamais son épouventable sérénité ; cette vivante est un automate qui ne comprend rien aux réalités merveilleuses qui l'entourent. Dans des conjonctures ordinaires, cette petite bête médiocre ne se fût pas signalée par de grandes fautes. Elle aurait bien mené sa barque et celle de son mari ; je pense même qu'elle eût été capable de faire décorer son mari et de pousser très avant la fortune du petit Isaac. Mêlée à des aventures sublimes, sollicitée de comprendre l'œuvre messianique, elle a révélé sa qualité, et ses insuffisances ont déterminé le plus grand crime du monde.

Maintenant, si vous me demandez, lecteur, pourquoi c'est Lia, et non pas Judas, qui est accablée dans la nouvelle de M. Malaurie, je vous avouerai ma perplexité. Ce terrible écrivain suggère beaucoup plus de choses qu'il n'en dit. Est-il anti-féministe au point de rejeter sur les filles d'Eve tous les péchés qu'on commet ici-bas ? Ce serait évidemment de l'exagération. Veut-il peut-être insinuer que le mariage est contre-indiqué pour les hommes appelés à collaborer à quelque haute mission ? De cela il me convaincrerait assez facilement.

Toujours est-il que, même dans l'hypothèse de M. Malaurie, Judas eut sa part de fautes. Il ne devait pas prendre pour femme une personne si dépourvue de grandeur d'âme. Puisque lui-même voulait suivre Jésus, que ne se choisissait-il une épouse en qui étaient les mêmes désirs ? Ou bien, ayant compris la bassesse originelle de cette femme, que ne la renvoyait-il à ses fourneaux et aux soins de son ménage ? Mais, alors, c'était la brouille, la séparation ! Sans parler du petit Isaac, l'enfant, dont le sort eût été tort à plaindre. L'on voit combien de grands problèmes l'auteur de la *Femme de Judas* excelle à poser dans un court récit. . .

Seulement, je me demande pour finir, si M. Malaurie a bien fait de prendre un épisode de l'Évangile pour thème de l'ouvrage romanesque qu'il méditait. L'Évangile, évidemment, ne dit pas tout. Les écrivains sacrés ont simplement narré les choses qu'ils savaient ou qui cadraient avec leur dessein. Mais où irons-nous si les romanciers se mêlent de suppléer ce qu'ils ont omis, et si, par leur fantaisie, ils viennent retoucher, si peu soit-il, la figure traditionnelle des acteurs de l'Évangile ? Le roman historique n'est certes pas un genre interdit. Mais est-il permis de traiter les personnages évangéliques comme on fait de ceux de l'histoire profane ? Je ne crois pas. Au reste, c'est à l'Église, en dernier ressort, de dire, sur ce sujet, son sentiment, s'il y a lieu.

OMER ENGLEBERT.



Catholiques Belges

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

ABONNEZ-VOUS à la

*Revue Catholique
des idées et des faits*

la plus importante revue belge
renseignant sur tous les problèmes
religieux, politiques, sociaux,
littéraires, artistiques.

Mussolini et l'Angleterre ⁽¹⁾

Le 15 janvier 1924, quelques jours avant de prendre le pouvoir, M. Mac Donald prononça au Parlement britannique, un grand discours : « Il faut, affirmait-il, il faut que tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté, de tous les partis, s'allient pour essayer de faire prévaloir de nouveau l'influence saine, sérieuse et solennelle de l'Angleterre, afin de commencer une page et ouvrir une nouvelle ère. Il faut avoir recours à une diplomatie plus habile et observer objectivement les susceptibilités des autres peuples, tout en affirmant amicalement quoique fermement et catégoriquement nos propres intérêts. Il nous faut une politique générale européenne et, dans ces conditions, je ne désespère pas de l'Europe. *On ne peut pas ne pas tenir compte de nous*, nos intérêts ne nous permettent pas d'être tenus à l'écart et je suis parfaitement certain qu'aucune nation en Europe ne le désire si nous avons assez d'amour-propre pour bien le faire comprendre à toutes. »

Quelques jours après, le 2 février, son collaborateur, M. Thomas, ministre des Colonies, déclarait que le « Cabinet travailliste n'aura jamais d'autre but que la puissance de l'Empire ».

Le 15 février, on annonça que la Grande-Bretagne mettrait, en Méditerranée, la plus puissante de toutes ses flottes : soit trois flottilles de contre-torpilleurs composées des vaisseaux les plus grands et les plus modernes. La dépêche ajoutait : « Il est certain que, au retour de sa croisière autour du monde, la première escadre de croiseurs légers sera affectée à la Méditerranée. » Le Cabinet de Londres avait choisi pour principal port d'attache Malte, c'est-à-dire un point d'une importance stratégique considérable, à la sortie du canal de Sicile, à l'intersection du bassin oriental et du bassin occidental.

Avant le 4 août 1914, au temps de l'Entente Cordiale, la *Great Home Fleet* croisait dans le Nord, en prévision d'une attaque allemande. Elle allait contrôler, maintenant, les communications de la France avec l'Algérie, la Tunisie et le Maroc. Elle allait contrôler les lignes de navigation qui relient l'Italie et l'Espagne. Elle allait protéger celles qui relient Gibraltar à Suez. Elle allait renforcer l'impérialisme britannique sur la Méditerranée, à l'encontre de Rome, de Madrid et de Paris.

Le choix de Malte pour un tel usage provoqua chez les Italiens des commentaires amers.

« Cette île, disait-on, est italienne. Elle souffre de ne pas être réunie à la Mère-patrie. Comment ne serait-elle excédée qu'on se serve d'elle contre l'Italie même ? »

Jusqu'au 3 novembre 1913, l'Angleterre avait refusé de reconnaître aux Maltais le droit d'organiser dans leurs écoles l'enseignement de leur langue au même titre que l'enseignement de la langue anglaise.

Ces tracasseries se compliquaient d'une lutte religieuse, afin de décider au protestantisme les habitants de l'île. Il existe à ce sujet un rapport très suggestif d'un M. Gooch, secrétaire d'une entreprise internationale de propagande protestante, qui vante la main de fer des autorités anglaises en faveur des privilèges du protestantisme. Malgré des dépenses

considérables, cette propagande n'a, dit-on, réussi à convertir à la Culture anglaise — ainsi s'expriment les agents de M. Gooch — qu'une poignée d'indifférents en matière religieuse, hier sans ressources, et qui aujourd'hui se montrent, couverts de bijoux, dans les théâtres...

L'établissement d'une pareille base navale, et ces sévices linguistiques et confessionnels eurent tôt fait d'exciter beaucoup l'irréductibilité maltais. Les autorités britanniques crurent habile de dissoudre l'assemblée législative, de sorte que les mécontents n'eussent plus de tribune officielle au service de leurs revendications. Vains efforts ! L'irritation des Maltais est extrême. Elle est pour les Italiens qui n'aiment pas l'Angleterre un argument auquel Mussolini n'est pas, semble-t-il, insensible....

* * *

Le 21 février, M. Ramsay Mac Donald demanda à la Chambre des Communes, de voter les crédits pour que, à ses soixante croiseurs, la Grande Bretagne pût encore en ajouter cinq. La France, elle, n'en a que quatre qui lui viennent des débris de la marine allemande et qui, au témoignage des spécialistes, sont d'une qualité assez médiocre. La riposte italienne ne tarda guère. Le 26 février, Mussolini reçut les membres de la Commission de réorganisation de la marine. Et, en présence de l'Amiral Thaon di Revel, et de plusieurs amiraux qui assistaient à la réception, il déclara : « Tout ce qui se passe actuellement dans le domaine de la politique extérieure met la question de la marine au premier plan. Nous sommes maintenant rassurés du côté territorial, car nous avons les lignes intangibles du Brenner et du Nevoso. Il n'en est, par contre, pas de même au point de vue naval. Mon intention est d'augmenter graduellement, mais activement, la puissance de notre marine. »

Aussitôt on se mit en œuvre sur les chantiers de la Péninsule. Une activité semblable commença en Espagne qui comptera bientôt un nombre d'unités modernes bien supérieure à l'effectif d'avant-guerre : 5 croiseurs, 9 destroyers, 22 torpilleurs, 16 sous-marins, 1 porte-avions.

Plusieurs personnalités italiennes se préoccupèrent vivement de ce que la France ferait dans ces conjonctures (1).

Tout le système de la sécurité française, disaient-elles, repose non seulement sur la défense du Rhin, mais aussi sur celle de la Méditerranée Occidentale. La libre communication entre Marseille, Port-Vendres, Alger et Oran est la condition absolue de la solidité de la défensive rhénane. D'Afrique devront, rapidement et sûrement, arriver les hommes, ceux d'Algérie et de Tunisie, ceux du Congo, du Niger et du Centre africain. Cependant le Cabinet de Paris ne s'attache à réaliser qu'une partie seulement de son programme naval :

(1) Il y a lieu de noter ici que la France est liée par les décisions de la conférence de Washington et ne peut dépasser le tonnage de 75.000 tonnes. L'Italie se trouve dans une situation identique. Elle ne peut disposer aussi que de 175.000 tonnes, mais sur une seule mer. — Un spécialiste des questions maritimes, M. R. La Bruyère, a montré que la Conférence de Washington fut beaucoup plus un trust d'armements qu'un pacte de désarmement. Les Etats-Unis s'étaient lancés dans un programme de construction gigantesque pour lequel l'essentiel, le personnel, faisait défaut. Le Japon, inquiet, venait d'adopter un plan moins vaste, mais efficace et non moins menaçant. L'Angleterre tenait à n'être distancée par personne. L'Amérique eut donc l'idée d'un consortium de forces navales anglo-nippo-américaines qui dominerait le monde en restant sur ses positions et en empêchant les nations concurrentes de construire... L'Espagne a conservé sa liberté.

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* du 25 juillet 1924.

trois croiseurs de 8.000 tonnes, six contre-torpilleurs, douze torpilleurs, six sous-marins de première classe et dix de deuxième classe. La liaison de la France avec l'Afrique septentrionale n'est plus assurée que par des paquebots d'une vitesse insuffisante pour pouvoir se mesurer avec des croiseurs légers. Les bases du quadrilatère Bizerte-Ajaccio-Toulon-Oran sont dangereusement négligées. Les moyens d'action de Bizerte sont lamentablement réduits. Ceux de Corse n'existent pas. Les flottilles de la frontière algéro-tunisienne sont sans valeur. Les centres d'aviation, le matériel groupé et entretenu pendant la guerre sont en ruines ou ont disparu.

Unies, la flotte de l'Italie, la flotte de l'Espagne et la flotte de la France l'emporteraient sans doute.

Mais on fit de différents côtés à de tels projets des objections passionnées.

L'Italie exigerait certainement, comme condition préalable à l'examen de tout accord, que la France la traite désormais en grande puissance et que les rapports entre les deux pays soient révisés selon cette norme (1). Cette révision ne pourrait pas se faire sans que la France sacrifie beaucoup de ses intérêts, de ses habitudes, de ses engagements (2), de ses préjugés, de son orgueil. On devine aisément l'importance de cet obstacle.

La Grande Bretagne s'acharne, de son côté, à empêcher cette conjonction de Rome avec Paris.

Comment ? Par des menaces mêlées de manifestations de bienveillance. Recevant, il y a quelques semaines, des journalistes italiens, M. Mac Donald leur déclarait : « La question de la Méditerranée est à la fois très vague et très complexe. Que désire-t-on ? Un accord anglo-italien relatif à cette mer ? Certes le gouvernement travailliste aime tous les accords qui peuvent consolider la paix. Mais qu'entend-on par accord méditerranéen ? La neutralisation ? Elle paraît assez difficile et l'Italie même ne l'accepterait pas. La neutralisation de certaines zones ? Cela aussi semble difficile. Il y a donc une seule chose que l'on puisse étudier : c'est un accord naval anglo-italien. »

Mais à un grand nombre d'Italiens cet accord apparaît comme une sujétion certaine, comme une vassalisation.

* * *

(1) Malgré un démenti officiel de l'agence Stefani, le correspondant parisien du *Daily Herald*, l'organe autorisé des Travaillistes, a soutenu catégoriquement que Mussolini, mécontent de la concentration des forces anglaises à Malte, a offert une entente navale à trois : Italie, Espagne et France, promettant, d'autre part, d'appuyer la politique française des réparations, si la France consentait à livrer une plus grande quantité de minerai lorrain aux aciéries de la Péninsule. Cette offre aurait été repoussée par suite de l'opposition du Comité des Forges, et surtout parce que M. Poincaré ne voulait pas se brouiller avec l'Angleterre. Dans une seconde conversation avec M. Barrère, — toujours d'après le *Daily Herald*, — M. Mussolini aurait demandé à la France de soutenir l'Italie dans la question du Djubaland, sous peine de voir l'Italie faire opposition à la politique française dans la Ruhr.

(2) On connaît l'existence de pactes conclus par la France avec la Tchéco-Slovaquie et la Yougoslavie. Beaucoup d'Italiens estiment qu'ils sont dirigés contre leur pays. V. Gayda, qui n'est certes pas gallophobe, a écrit à ce sujet : « L'Autriche ayant été détruite, la France a travaillé à la reconstruire. Elle ne s'est pas laissé arrêter par la considération de l'intérêt contraire immédiat et vital de l'Italie dans ce problème. Impuissante à reconstruire une Autriche authentique, elle a essayé une confédération danubienne. » V. GAYDA, *La Germania contre la Francia*, p. 145.

Bref, l'Italie n'a pas en Méditerranée les libertés, l'influence et les profits qu'elle convoite.

Elle ne peut les obtenir en heurtant à la fois la France et l'Angleterre.

Elle a peu de chances de contracter avec la France une alliance qui lui soit avantageuse à cette fin.

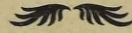
Et ses chances de collaborer avec les Britanniques pour croître elle-même sont aussi minimes.

Le relations du Cabinet de Rome avec le Cabinet de Londres et le Cabinet de Paris ne sont pas compliquées à cause de la question méditerranéenne seulement.

Mussolini se trouve donc — par son rôle en tête des fascistes — dans la nécessité de revaloriser l'Italie au point de vue international et d'avoir une action diplomatique sans cesse en éveil et de grande envergure, cependant que les données mêmes du problème lui imposent la prudence, la circonspection, la temporisation, l'attente et presque l'immobilité.

Il y a, pour un homme d'État, peu de situations plus embarrassantes que celles-là.

NORBERT WALLEZ.



La dénatalité aux États-Unis

Pour apprécier la puissance d'une nation, il ne faut pas seulement tenir compte de sa prospérité matérielle apparente, il faut encore, et surtout, chercher à pénétrer dans l'intimité de sa vie, de ses institutions ; dégager l'âme de ce peuple du milieu dans lequel se manifestent ses tendances, afin de pouvoir atteindre les sources mêmes de sa vitalité, et émettre un jugement sans crainte de se tromper.

« Le progrès matériel, s'il n'est pas accompagné d'un progrès équivalent dans l'ordre moral, amène toujours la décadence. Le progrès moral amène toujours un accroissement de prospérité » (1). Cette constatation, établie par un de nos plus grands sociologues, doit orienter nos recherches du côté de ces facteurs inpondérables dont l'influence se traduit par des faits.

Incontestablement les États-Unis jouissent d'une grande prospérité matérielle : l'encaisse métallique du pays est actuellement de 4 milliards de dollars ; presque la moitié de l'or du monde a passé dans ses banques ; la richesse nationale, concentrée en grande partie entre les mains d'une ploutocratie très peu nombreuse, atteignait en 1922 le chiffre exorbitant de 320.803 millions de dollars. Il s'agit donc de savoir si la prospérité matérielle de cette nation s'accompagne d'un progrès moral équivalent. Et dans ce domaine, il faut bien l'avouer, le peuple américain, lui aussi, est en décadence ; il ne réagit pas, contre les vices les plus graves tout au moins. Nous en avons déjà cité deux exemples : l'augmentation inquiétante du nombre des divorces (1 divorce pour 7 mariages. A Chicago, Los Angeles, Denver, un divorce pour 4 mariages) et l'irréligion de la masse (sur une population d'environ 105 millions, 60 millions ont déclaré n'appartenir à aucune religion). Nous voudrions aborder aujourd'hui l'étude de cet autre facteur de la santé morale des nations comme des familles : le problème de la natalité.

Le mouvement de la population aux États-Unis est dépendant de deux facteurs dont il n'est pas aisé de démêler l'influence : l'accroissement naturel de la race et l'apport dû à l'immigration. L'on

(1) FRÉDÉRIC LE PLAY, *L'organisation du Travail*.

voudrait pouvoir étudier séparément les phénomènes appartenant à chacune de ces deux causes. Les statistiques seraient alors d'une singulière éloquence. Malheureusement ce travail n'est guère possible; sauf pour certaines périodes, comment pourrait-on éliminer complètement l'influence du facteur immigration? Pratiquement l'on a été amené à déduire pour chaque décade le nombre d'immigrants établis définitivement dans le pays, du chiffre total représentant l'accroissement de la population pendant ce laps de temps; les immigrants des décades précédentes comptant donc avec leurs enfants parmi les descendants des anciens colons.

Quoi qu'il en soit, il nous est permis de faire d'ores et déjà certaines constatations importantes: Le taux de la natalité diminuant graduellement tandis que l'immigration augmentait dans des proportions devenues inquiétantes pour le maintien de la race anglo-saxonne, l'élément étranger tend à remplacer l'élément indigène. Nous assistons donc à une substitution de races. Une induction hâtive fait conclure à une relation de cause à effet. Certains nationalistes voulant à tout prix sauvegarder le « native stock » n'ont pas manqué de faire ce sophisme d'induction (1). Les immigrants seraient, selon eux, la cause de la déperdition de la race, et « s'il n'y avait pas eu d'immigration aux Etats-Unis depuis 1820, la population native n'en aurait été que plus nombreuse » (PRESCOTT, F. HULL). Raisonnement par trop simpliste: « Cum hoc ergo propter hoc ». D'autres facteurs que le facteur économique agissent sur la fécondité des races. On s'obstine, par parti pris, à ne pas le reconnaître. Au fait, si la loi de Malthus était vraie, ainsi que le prétendent les économistes nationalistes, la fécondité du stock anglo-saxon primitif aurait dû augmenter pendant ces périodes de grande prospérité matérielle, et cela malgré l'arrivée d'un grand nombre d'immigrants, arrivée qui coïncida avec l'avènement de la grande industrie et fit des Etats-Unis, pays pauvre, un pays très prospère, peut-être bien un peu grâce au travail opiniâtre et à l'esprit d'initiative dont firent preuve tous ces fils d'immigrants. En réalité, nous assistons au phénomène inverse. C'est la trop grande prospérité matérielle qui tue l'enfant, aux Etats-Unis tout au moins.

A nous en tenir aux statistiques officielles du National Census Bureau, de 1660 à 1830, période pendant laquelle le facteur immi-

(1) Cfr. F. A. WALKER (superintendant du recensement de 1870 et de 1880), *Discussion in Economics and Statistics*. — F. PRESCOTT F. HULL, *Immigration*, New-York, 1907. — MADISON GRANT, *The Passing of the Great race*.

gration cesse d'avoir de l'importance, l'accroissement de la population se maintient autour du taux de 35 pour cent d'augmentation par décade. Si nous éliminons (autant que faire se peut) l'élément immigrant, nous obtenons pour les décades subséquentes les taux suivants :

Période	1830 à 1840 :	27,7 %	d'augm. sur la période précédente.
	1860 à 1870	18 %	» » » »
	1890 à 1900	15 %	» » » »
	1900 à 1910	13 %	» » » »
	1910 à 1920	10,9 %	» » » »

On a calculé, en se basant sur ces données, qu'en 1950 il y aurait excédent des décès sur les naissances, si les Etats-Unis devaient tarir la source de leur rajeunissement en interdisant toute immigration. Quant à la race primitive, « the genuine stock », établie surtout dans les Etats de l'Est et dans certaines régions du Sud, elle disparaît de plus en plus. Là surtout se rencontrent les ménages sans enfants, les vieilles filles célibataires par vocation. Le nombre des décès l'emporte déjà sur le nombre des naissances. La race primitive n'a plus la force de vivre et cède la place aux nouveaux arrivants.

Ceux-ci seront d'ailleurs rapidement entraînés par la vague de matérialisme qui menace d'engloutir l'Amérique moderne. Au bout d'une ou de deux générations tout au plus, ils limiteront eux-mêmes le nombre de leurs enfants.

« *Selfishness is only another name for suicide* ». Appliquées au cas qui nous occupe, ces paroles du Président Coolidge revêtent une singulière signification. Et comment ne pas être impressionné par cette déclaration qui dans la bouche du chef d'Etat prend la forme d'un avertissement, avertissement que le président a tenu à donner au peuple, dans son discours-programme de New-York, et qui nous servira de conclusion: « L'Amérique pourra se maintenir longtemps encore dans de bonnes conditions de santé morale et physique, à condition toutefois de ne pas choisir pour idéal suprême la seule prospérité matérielle » (1).

CH. MERCIER,

Prof. de Philosophie à l'Université de Notre-Dame, Etats-Unis.

(1) « *America can maintain itself in a healthy and moral condition but not by making material prosperity its supreme choice* ».

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Les défaillances de l'enseignement

Le rapport de M. Th. Gollier, député de Bruxelles, sur le budget des Sciences et des Arts, par l'extraordinaire intérêt des questions qu'il soulève, par l'étude approfondie qu'il en fait, a fixé l'attention du public et spécialement celle des hommes d'enseignement. Jamais, peut-être, notre instruction publique primaire ne fut l'objet d'une exploration aussi scientifique, d'une discussion aussi serrée et ne fut mieux saisie dans sa réalité. A proprement parler, ce document ne justifie son titre de rapport que pour les vingt-cinq pages environ consacrées à l'examen du budget, les cinquante à peu près qui les précèdent et qui roulent sur divers problèmes d'enseignement ou de pédagogie forment comme un traité sur la matière. Il y a là un

ensemble de statistiques et de considérations de la plus haute utilité que nous voudrions voir dans les mains de tous ceux qui s'intéressent à l'école et nous exprimons le vœu que ces pages si fortes et si suggestives soient publiées en brochure pour être largement répandues. J'ai dit assez de mal l'autre jour, ici-même, du pathos parlementaire pour n'être pas suspect de flatterie en reconnaissant que le rapporteur, échappant à la phraséologie pédantesque ou banale en honneur dans cette sphère, s'est servi d'une plume alerte pour traiter dans une langue naturelle et vivante les questions les plus spéciales et prêter l'animation jusqu'aux chiffres arides eux-mêmes.

Ni détracteur, ni flagorneur, aussi totalement étranger au dénigrement des sectaires qu'à l'adulation des panégyristes, M. Gollier, en observateur impartial et scrutateur pénétrant de la réalité, n'a pas craint de dévoiler d'une main sûre et hardie les défaillances de l'enseignement en Belgique. Ils se fourvoient complètement et trahissent leurs mesquines préoccupations ceux qui cherchent dans son rapport un réquisitoire contre l'instruction publique. Les constatations même les plus sévères enveloppent écoles communales et écoles adoptables,

sans distinction. Egalement bornés donc et également injustes ceux-là — mais ils sont rarissimes — qui s'arment du rapport et le brandissent en criant à la faillite de l'État enseignant, et ceux-là, grotesques Don Quichotte de carrefour, qui volent à la défense d'une cause... qui n'est pas attaquée. Tous ces gens-là porteraient-ils les mêmes ceillères ? S'avèrent-ils donc incapables d'envisager une question quelconque sinon sous l'angle de l'électoratisme ?

Pour tout lecteur intelligent, il est clair qu'en auscultant comme il l'a fait avec une rare sagacité notre enseignement, en discernant ses faiblesses et en signalant les remèdes appropriés, le distingué rapporteur n'a obéi qu'à la voix du patriotisme et n'a connu d'autre passion que celle du bien public, d'autre ambition que celle du relèvement des études. C'est par l'intelligence et la vertu qu'un peuple est grand. Travailler à élever son niveau intellectuel et moral, c'est travailler à la véritable grandeur du pays, à son exaltation dans le monde.

Après tout, quand le fonctionnement d'un service coûte à l'État la bagatelle de près de 340 millions, aux maîtres et maîtresses des trésors incalculables de dévouement, n'est-il pas d'un sage administrateur et d'un patriote éclairé d'assurer le rendement maximum de ces immenses sacrifices ? Mais voilà, le mot de Tertullien reste toujours opportun : la vérité est une étrange ici-bas, on la supporte difficilement, et il est bien plus commode, en effet, de se bercer de bobards, de se repaître de chimères et de gaspiller des millions.

* *

Les *défaillances scolaires*, relevées, analysées, étudiées à fond par M. Gollier se ramènent à quatre chefs principaux : la défaillance numérique par l'abaissement de la population scolaire, suite de l'abaissement de la natalité du temps de guerre ; la défaillance du IV^e degré par l'excès de la spécialisation ; la défaillance de l'enseignement en général par le manque d'homogénéité des classes ; la défaillance de la formation des instituteurs par la pléthore des programmes d'école normale.

Il ne s'agit pas ici d'embrasser cette forte synthèse dans tous ses développements ; je veux me borner à souligner quelques idées particulièrement intéressantes.

On a dit que M. Gollier avait incinéré le 4^{me} degré et pour un peu on l'accuserait de l'avoir tué, nouveau Bellérophon de cette autre Chimère. On s'est lourdement mépris. Le 4^{me} degré qui est mort de sa belle mort et sur lequel M. Gollier a jeté la dernière pelletée de spirituelles épigrammes, c'est le monstre issu en 1913 de l'hymen intellectuel de M. Prosper Poullet, et de la Gauche socialiste.

Ah ! les pompeux discours qui saluèrent sa naissance ! Humanités ouvrières préparant à l'Université du travail, ces deux années, complémentaires des trois degrés primaires pour enfants de 12 à 14 ans, devaient faire du jeune manuel « l'homme complet », un Pic de la Mirandole, au cerveau farci de toutes les sciences, gavé de toutes les techniques, à la main façonnée pour tous les travaux, se jouant de tous les outils avec une savante maîtrise.

Conception hybride : M. Poullet y avait mis, comme de raison, la révision des matières précédentes et par ce moyen quelque culture générale ; les docteurs du socialisme, escomptant des adeptes à recruter plus nombreux parmi les élèves ainsi formés que parmi ceux qui s'échappaient trop tôt du 3^{me} degré, pour leur appartenir sûrement, les illuminés du socialisme y avaient mis l'initiation à tous les métiers, le pré-apprentissage, et le monstre s'incarnait en une collection de types bizarres : type industriel technique, type commercial, type rural pour garçons, type ménager urbain, type ménager rural.

En cinq ans, toutes les écoles devaient être outillées, appareillées, s'annexer un atelier, un jardin, se pourvoir de maîtres spéciaux. Conclusion : devant le monstre, on s'est effaré et c'est à qui, communes, directions, familles, se déroberaient à ses embrassements. Dans la province de Namur, 4 % de la population scolaire y parvenaient ; 4,5 % à Anderlecht, 3 % à Forest. Oui, ce 4^{me} degré-là, bouffi d'orgueil manuel, boursoffé de matières, est mort et bien mort, et ce ne sont pas les jérémiades ou les évocations de quelque cuistre primaire constipé, comme celles que j'entendis mardi à la Chambre, qui le ressusciteront. A l'entendre préconiser la formation de l'esprit par le dressage de la patte de singe, je me suis rappelé ce délicieux apophtegme, proféré en 1913 : « Si l'homme pense et peut préciser sa pensée, c'est que le point de départ de la pensée est le travail des mains ! »

Le monstre, pour en faire revivre l'idée, M. Gollier l'exorcise et l'apprivoise. Il l'arrache aux mains des chevaliers de la truellerie, du vilbrequin et de la varlope, il le rappelle à sa vraie destination, la culture générale, l'approfondissement des matières précédentes, l'éducation générale préparatoire à l'exercice des professions manuelles. Désireux d'exhausser l'enseignement au lieu de le matérialiser, il propose d'y faire entrer, au bénéfice de certaines communes dépourvues d'athénées, un cours élémentaire de latin qui lui infusera la vertu vivifiante de la culture classique et sauvera peut-être le français de la déchéance où il risque de succomber. Déjà le Gouvernement, assagi par l'expérience, est entré dans cette voie réformatrice, et ce 4^{me} degré épuré, allégé et élargi, commence à fleurir, 88 classes communales ont été créées cette année même, sur ce type perfectionné, et nul doute qu'à suivre les suggestions du rapporteur on verrait l'école primaire se parachèver et se couronner dans son stade suprême par d'éclatants succès.

Je me permets une addition. Placé en tête du programme de l'enseignement primaire, branche scientifique par excellence, encore bien que la stupidité des bureaux avachis lui ait naguère refusé cette qualification pour l'accorder à la natation et aux promenades à la campagne, il va de soi que le cours de religion du 4^{me} degré doit être approfondi, comme il convient à l'objet primordial et essentiel de cette culture générale que l'on prétend donner aux élèves d'un âge plus avancé. Il nous tient à cœur d'affirmer cette souveraine exigence à l'encontre des folles espérances que la libre-pensée socialiste fonde sur ce 4^{me} degré. Nous savons, nous catholiques, que la science peut devenir une arme redoutable, si la conscience n'a pas progressé dans la même proportion. Nous ne pouvons oublier, nous, que la religion est l'arôme qui empêche le savoir de se corrompre et que plus on développe l'instruction populaire, plus il importe de l'imprégner de sa vertu.

* *

L'enseignement est l'art suprême, et il ne se trompait pas, saint Jean à la Bouche d'or, qui élevait au-dessus des Phidias le grand artiste capable de sculpter une âme. L'enseignement collectif est hérissé de difficultés. S'il l'emporte sur l'enseignement privé parce qu'il façonne l'individu en fonction de sa destination sociale, il se heurte invinciblement à l'impuissance de s'adapter aux exigences individuelles, il est incapable de se mesurer comme le prophète à la taille de chaque enfant.

Mis en présence de trente, quarante élèves qui se différencient par leurs aptitudes, leur état mental, leur tempérament, jusqu'à la plus extrême hétérogénéité, il ne peut que les soumettre à l'uniformité implacable des méthodes et des programmes. Quoique a passé par là sait bien par une douloureuse expérience que tel est le cauchemar de la pédagogie.

Étudiant cette question, comme personne encore ne l'avait fait jusqu'à présent, à la lumière de statistiques dressées avec une rigoureuse exactitude, l'explorant jusque dans ses profondeurs avec la sûreté de main du praticien qui débride une plaie, M. Gollier a découvert ce fait d'une portée immense : sur le total de la population scolaire primaire en Belgique, il n'y a pas moins de 80 % d'élèves inadaptés au programme, trainards, retardataires, douleurs, tripleurs arriérés de toute espèce qui ne parviennent pas au terme, s'enkylosent le cerveau, faute d'un enseignement approprié, et paralysent partiellement les progrès des 20 % d'élèves qui, seuls, parcourent normalement le cycle complet des études primaires.

On s'est débattu dans certaine presse contre l'irréprochable autorité de ce constat, un serpent socialiste a tenté de mordre sur cet acier, il s'est pris à plus dur que lui au risque de se rompre toutes les dents.

Il servirait à peu de chose d'étaler le mal si l'on n'était pas en mesure d'en proposer le remède. C'est que, si inextricable que paraisse ce problème à première vue, il a depuis trop longtemps préoccupé le plus savants pédagogues, pour n'avoir pas trouvé au moins un essai de solution. C'est la méthode de *sélection*, appelée souvent *system de Mannheim*, où elle fut appliquée avec succès et qu'un commun belge, Anderlecht — il faut loyalement lui rendre cette justice — su, en l'accommodant à ses nécessités spéciales, organiser avec un étonnante habileté. M. Gollier a étudié sur place, s'est rendu compte du fonctionnement de ce mécanisme apparemment compliqué, l'a décrit dans son rapport, enregistré les résultats et en a dégagé les plus utiles conclusions.

Disons tout de suite que, par l'application de ce système Anderlecht a vu tomber, dans les quatre écoles soumises à sélection, le pourcentage des traînardes de 20 à 30 % qu'il était avant la réforme, au chiffre de 1 à 3 %

En quoi consiste le système ?

Il consiste à sélectionner les élèves d'après leurs variétés mentales, puis à en opérer le classement correspondant aux catégories obtenues par triages successifs, et cela sans accroître le personnel ni majorer les dépenses.

Le classement, écrit M. Gollier, comprendra l'organisation suivante : (à l'instar de l'expérience tentée à Anderlecht dont le rapport demande la généralisation). 1^o Les enfants bien doués, à évolution intellectuelle régulière, seront groupés dans des classes ordinaires, d'une population d'environ 30 élèves ;

2^o Les enfants actuellement arriérés et les jeunes enfants à évolution lente, seront réunis dans des classes parallèles, par groupe d'environ 30 élèves.

3^o Les enfants qui ont subi un retard occasionnel et perdu un temps recouvrable et ceux des classes ordinaires et parallèles qui ont besoin d'un secours passager dans certaines branches fréquenteront la classe de perfectionnement ou de récupération ;

4^o Enfin, les enfants moins doués à des divers degrés, recevront leur éducation dans les classes de l'enseignement spécial, où la population sera réduite à 15 élèves par groupe.

Ainsi par ce classement — toujours surveillé — la masse amorphe et bariolée se distribue logiquement en groupes homogènes qui permettent, qui exigent l'application de programmes distincts et de méthodes appropriées. Il saute aux yeux qu'ici l'uniformité est la mort et, si je puis dire, la conformité est le salut. Il tombe sous le sens que l'assimilation des classes parallèles aux classes ordinaires serait la banqueroute du système.

Il me paraît inutile d'appeler sur cette question si grave par le retentissement de ses conséquences sur tout l'avenir des enfants et celui de la patrie, l'attention, la méditation de ceux qui s'intéressent à l'enseignement libre. Le rapport que nous analysons et où cette question se trouve traitée à fond, s'impose à leur examen le plus réfléchi et, ici encore, ils ne consentiront pas à se laisser distancer par l'enseignement rival.

* * *

Une partie importante du rapport est consacrée à la pire défaillance de l'enseignement, à la situation des *anormaux*, des enfants affligés d'anomalies physiques, sensorielles, intellectuelles, affectives ou motrices graves, infortunés déchets sociaux, marqués des stigmates de la dégénérescence.

Devant ces débris d'humanité, où l'âme s'est engourdie, où la flamme de l'intelligence vacille ou se voile, qui ne sent saigner son cœur ? Faudra-t-il les abandonner à eux-mêmes et laisser la nuit s'étendre sur leur intelligence ?

Heureusement, la charité ne connaît pas de limites à sa puissance. Voilà bientôt cinquante ans, c'était en 1877, que les Frères de la Charité, devançant de loin toute initiative officielle, ouvraient à Gand la première maison en Belgique pour le relèvement des enfants arriérés et anormaux. Depuis lors, cinq autres fondations leur ont permis d'abriter en 1910, près de 2.000 victimes de cette lamentable dégénérescence. S'aidant de la science la plus avertie, de tous les progrès de la psychologie expérimentale, de la psychiatrie, inspirés par cette tendre commiseration du Christ pour toutes les infirmités humaines, ils se sont penchés sur ces déshérités de l'esprit, avec un inlassable élan ils réveillent l'âme de son sommeil, suscitent l'étincelle de l'esprit, l'avivent et l'attisent jusqu'à ce qu'enfin jaillisse assez de lumière pour faire un sort à ces infortunés en les rendant aptes à exercer une profession.

Quelques grandes villes ont tardivement suivi cet exemple en créant des cours d'enseignement spécial et l'article 14 de la loi de 1911 a obligé, il est vrai, les pouvoirs communaux à créer des classes pour anormaux là où l'importance de la population le permet, mais, en fait, la loi est presque lettre morte.

Aussi bien, le vide laissé par la philanthropie officielle est merveilleusement comblé par la charité catholique. Ce sera l'honneur de

M. Gollier d'avoir porté à l'ordre du jour dans un document officiel présenté au nom d'une Commission tripartite et signé par le président Brunet, la splendide théorie d'établissement pour anormaux éducatifs, pour anormaux profonds et idiots, desservis par nos Congrégations religieuses, dont la nomenclature couvre plusieurs pages du rapport. Pages d'apologétique estampillées par la Chambre qu'il suffirait d'évoquer pour avoir raison d'un retour offensif de l'ennemi, s'il s'avisait un jour d'emboîter le pas au jacobinisme radical renaissant en France. Acte de justice et de loyauté, mais aussi rappel éminemment opportun et même nécessaire. Tous ces établissements, en effet, grâce à la loi tutéaire du 14 juin 1920, due à l'initiative de M. Emile Vandervelde, bénéficient du Fonds commun et les autorités communales, au lieu de les laisser vagabonder et croupir dans la fange des rues et des cinémas, peuvent leur confier les enfants pauvres anormaux de toute catégorie, incapables de fréquenter avec fruit l'école primaire. N'est-il pas inouï que tant d'autorités communales et même des directeurs d'écoles semblent ignorer l'existence de ces établissements rédempteurs et les dispositions bienfaites d'une loi qui leur en offre la jouissance !

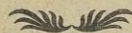
Félicitons M. Gollier d'avoir éclairé cette ignorance et secoué cette torpeur.

On sait que la méthode employée pour la récupération des arriérés, la réintégration des anormaux s'inspire des beaux travaux de psychologie pédagogique du docteur Decroly, de M^{me} Degand, de De la Vaisière. C'est, peut-être, la page la plus curieuse de ce rapport, extraordinairement chargé d'idées neuves, que celle où l'auteur apprécie la pédagogie moderne : celle-là qui prélude à l'éveil de l'intelligence par l'éducation sensorielle et que repoussent parfois avec un injuste dédain les tenants de l'ancienne pédagogie. M. Gollier, qui fut un brillant élève de l'Institut philosophique supérieur de Louvain, n'a pas de peine à démontrer que les données expérimentales de la nouvelle école ne font que vérifier les conclusions de la philosophie traditionnelle. Il en appelle judicieusement à saint Thomas pour dégager dans la sensation le point de départ de l'abstraction. « Rien n'existe dans l'intellect qui ne préexiste dans les sens ».

Rendant un juste hommage aux chercheurs infatigables de l'école pédagogique moderne, il montre le parti que toute notre organisation scolaire en peut tirer pour le discernement des aptitudes individuelles, base de la sélection nécessaire et du classement rationnel. Remontant enfin, jusqu'à la source de notre infériorité scolaire, il réclame, pour la formation d'instituteurs vraiment idoines à leur tâche, le dégonflement des programmes d'école normale et leur élargissement par la culture générale.

Si longue qu'elle soit, cette rapide analyse ne m'a permis que d'effleurer ce petit traité pédagogique, bréviaire de sagesse scolaire que je voudrais voir dans les mains de tous nos maîtres et de nos maîtresses, de tous les chefs d'école surtout. De le leur avoir signalé avec l'espoir de ce succès me récompensera surabondamment de mon effort.

J. SCHYRGENS.



Prière à nos lecteurs de lire l'annonce de notre page 22 et de nous envoyer sans tarder leur souscription éventuelle, nos abonnés seront les premiers servis.



Le salut qui vient de l'Orient ?...

Une traduction française du livre étonnant de Ferdinand Ossendowski : Bêtes, hommes et Dieux, vient de paraître. M. Frédéric Lejèvre rapporte dans le dernier numéro des NOUVELLES LITTÉRAIRES une conversation du plus haut intérêt entre MM. Ossendowski, René Grousset, l'historien de l'Orient, Jacques Maritain, le philosophe catholique et René Guénon, l'hindouiste. Nous en reproduisons le passage essentiel.

J. Maritain. — Avez-vous rencontré en Mongolie des traces d'évangélisation catholique ?

Ossendowski. — Non. Quelques franciscains, mais sans aucune influence.

René Guénon. — Pourtant les missionnaires catholiques seuls pourraient trouver audience auprès de l'âme bouddhiste.

Malheureusement, ils commettent tous, à mon avis, la grosse erreur de s'adresser uniquement aux parias, aux castes non cultivées et de ce fait méprisées. Ils limitent ainsi eux-mêmes étroitement le champ de leur influence, puisqu'ils négligent tout ce qui constitue la vitalité intellectuelle du monde oriental.

René Grousset. — Vitalité intellectuelle, vitalité intellectuelle ! mais il n'y a aucune activité philosophique dans le bouddhisme mongol.

René Guénon. — Qu'en savez-vous ? Ignorez-vous que la véritable sagesse est silencieuse ? La vertu du Bouddha est quelque chose de tout intérieur

— Mais nous parleriez-vous enfin, M. Ossendowski, du Bouddha vivant, celui que vous avez vu ?

Ossendowski. — J'ai vu celui d'Ourga. Il y en a deux autres.

— C'est la Trinité des Bouddhas vivants ?

Ossendowski. — Précisément, et ils ont chacun des attributs fort distincts. Le Dalaï-Lama qui réside à Lhassa au Thibet est comme l'incarnation ou mieux la réalisation de la sainteté de Bouddha. Le Lama de Tasschi-Lumpo, qui réside à deux cents kilomètres de Lhassa, réalise la sagesse et la science de Bouddha.

Le troisième, le mien, que j'ai vu dans son palais à Ourga en Mongolie, représente la force matérielle et guerrière de Bouddha.

Je me sens ému ; je tends une oreille plus attentive encore. Je presse de questions le bienheureux contemplateur de sa Sainteté le Bouddha vivant.

— Alors, est-ce vraiment plus qu'un homme ? Quelle impression avez-vous ressentie lors de votre première entrevue ? Formidable, n'est-ce pas ?

Ossendowski. — Oui ; malheureusement, c'est un vieil ivrogne.

Je recule effaré.

MM. René Guénon et Ossendowski d'un même élan :

— Cela n'a aucune importance...

Ossendowski. — La faute en est aux marchands russes qui le forçait à boire pour mieux l'exploiter. Il en a perdu la vue.

La personnalité du Bouddha vivant présente la même dualité que l'on retrouve dans tout le lamaïsme. Lorsqu'il devint aveugle, les Lamas tombèrent dans le désespoir le plus profond. Quelques-uns assurèrent qu'il fallait l'empoisonner et mettre à sa place un autre Bouddha incarné ; les autres firent valoir les grands mérites du pontife aux yeux des Mongols et des fidèles de la religion jaune. Ils décidèrent finalement de bâtir un grand temple avec une gigantesque statue de Bouddha, afin d'apaiser les dieux. Ceci cependant ne réussit pas à rendre la vue au Bouddha, mais lui donna l'occasion de hâter le départ pour l'autre monde de ceux d'entre les Lamas qui avaient fait preuve d'un radicalisme excessif, quant à la méthode propre à résoudre le problème de sa cécité.

Les déclarations de M. Ossendowski nous surprennent. Nous nous expliquons mal l'étrange morale du Bouddha vivant :

M. René Guénon intervient :

— Ne jugez donc pas ces choses avec vos catégories occidentales.

Ce que vous appelez vertu est pour la sagesse hindoue quelque chose d'extérieur et de bien accidentel.

J. Maritain. — C'est ainsi que le Bouddha Vivant ne néglige pas l'aide de sa confrérie de lamas empoisonneurs.

Ossendowski. — Ce sont les docteurs en médecine politique. Pour en revenir au Bouddha Vivant, il n'est d'ailleurs pas ivre tous les jours, et sauf cette tare, il m'a paru un homme fort supérieur. A certains moments, j'ai senti passer en lui comme une véritable inspiration.

Il a soixante-quatre ans. Il est le fils d'un écuyer du Dalaï Lama. Il a lui-même un fils que les intrigues du Japon essaient de circonvenir.

J. Maritain. — Que pensez-vous du mythe du Roi du Monde, chef d'une humanité souterraine à la science et la puissance merveilleuses, que vous regardez dans votre livre comme le mystère central animateur de l'espérance mongole ?

Ossendowski. — Je suppose que cette légende a une origine politique. Aucune nation de l'Asie n'étant assez forte pour soutenir temporellement l'impérialisme de la religion jaune, cette fonction a été dévolue à une humanité souterraine et à son chef. Et ainsi les espoirs des Asiates ont le point d'appui nécessaire... en attendant le nouveau Gengis-Khan...

R. Guénon. — L'idée du Roi du Monde remonte en Asie à une haute antiquité, et elle a toujours eu un rôle important dans la tradition hindoue et shivaïte qui forme le fond du bouddhisme tibétain.

J. Maritain. — Pour nous, en tout cas, ce nom évoque de singulières assonances. « Le prince de ce monde est déjà juge », dit l'Évangile.

— De tous les phénomènes étranges dont vous avez été témoin, M. Ossendowski, et que vous relatez dans votre livre, en a-t-il qui vous paraissent inexplicables ?

Ossendowski. — Je dois dire que j'avais passé plusieurs mois dans une atroce solitude, les nerfs à chaque instant tendus dans une incessante lutte pour la vie. J'étais mûr pour toutes les suggestions et même les autosuggestions.

J. Maritain. — Cependant, d'autres que vous ont eu la même vision de votre famille qui était au loin et bien des prédictions faites devant vous se sont réalisées. La prédiction n'est pas du domaine de la suggestion.

Ossendowski. — ... Je suis un voyageur et un observateur. Ainsi, je pars prochainement pour l'Afrique du Nord. Je vais visiter le Maroc (j'ai une lettre de recommandation pour le Maréchal Lyautey), l'Algérie, la Tunisie, l'Égypte. L'année prochaine je pousserai jusqu'en Afrique Centrale. J'ai l'impression que j'en rapporterai quelque chose. J'entre en sympathie avec les peuples, avec la terre elle-même. J'ai le romantisme de la terre.

J. Maritain. — Avez-vous constaté en Mongolie un enseignement quelconque donné par les lamas ?

Ossendowski. — Les lamas sont très intelligents et très cultivés, mais ils entretiennent le peuple dans la crédulité et la superstition. A tous les tournants de route, il faut offrir des sacrifices aux mauvais esprits.

M. Ossendowski a un sourire mélancolique :

— J'en ai offert moi-même d'innombrables... Le peuple vit dans une sorte de panthéisme grossier. Partout je l'ai vu courbé sous la peur.

J. Maritain. — Et ce sont ces lamas éducateurs qui veulent apporter à l'Europe le règne de l'esprit... Ce qui me frappe c'est qu'au lieu de ces distinctions entre ordres différents qu'on peut regarder comme une des plus précieuses acquisitions de la civilisation occidentale, et comme une condition de la liberté humaine, on remarque là-bas une confusion universelle entre le spirituel et le temporel, entre le mystique et la politique, entre la hiérarchie intérieure de la sainteté et la hiérarchie du gouvernement spirituel.

René Guénon. — Mais il y a aussi là-bas une sagesse profonde que l'Occident ne sait pas apercevoir.

J. Maritain. — Je suis loin de le nier. Mais à quels mélanges donne-t-elle lieu ? et de quel esprit relève-t-elle ? Il appartient aux théologiens catholiques de le discerner. Quand se décideront-ils à étudier cette question à la lumière de leurs principes ? Cela est urgent. Pourtant, M. Ossendowski, une chose m'a étonné, dans votre livre : ne semble-t-il pas, d'après ce que vous rapportez-là, que cette sagesse soit tournée surtout du côté du gouvernement des choses créées ?

Ossendowski. — Cela est vrai sans doute de ce que j'ai vu à Ourga. N'oubliez pas toutefois qu'à côté du Bouddha vivant d'Ourga, et au-dessus de lui, il y a le Tashi-Lama et le Dalaï-Lama qui, détournés des choses de la terre, sont absorbés dans une pure contemplation.

J. Maritain. — En cela la religion jaune reste fidèle à une des plus profondes vérités de l'ordre spirituel. Et certes, ils ont raison de reprocher à notre civilisation son matérialisme, et sa dissipation dans l'activité extérieure. Si l'Europe est dans les affres où nous la voyons, c'est qu'elle a failli à sa mission. Mais ce n'est pas d'eux qu'elle doit recevoir l'initiation aux choses de l'esprit. Il lui suffit de revenir à sa plus authentique tradition, qui, à bien meilleur titre que la tradition orientale, affirme la prééminence de la sagesse et de la contemplation.

Ossendowski. — Les jaunes pensent que la guerre de l'Asie contre l'Europe est une chose inévitable et sainte.

René Grousset. — Mais, le Japon, si avide de progrès matériel, et si passionnément tourné vers la civilisation occidentale, ne les suivrait pas dans cette voie.

Ossendowski. — Les Japonais sont regardés maintenant comme les engâts de l'Asie.

J. Maritain. — Ce n'est pas seulement la force qu'il faut opposer à la force, c'est l'esprit à l'esprit.

René Guénon. — Pourquoi parlez-vous d'opposition ? C'est plutôt alliance et entente qu'il faudrait dire.

J. Maritain. — Il n'y a pas d'alliance possible hors de la vérité.

René Guénon. — Telle est bien ma pensée. Mais l'Orient nous apporte une vérité qui peut s'accorder avec la vérité des plus hautes traditions occidentales, la tradition aristotélicienne et la tradition atholique.

J. Maritain. — La métaphysique d'Aristote ne s'accordera jamais avec une pensée qu'il faut bien, si ingénieusement que vous la défendez, appeler panthéiste, et qui, en voulant aller plus loin que l'être, se peut que disloquer la raison.

René Guénon. — Le mot panthéiste est un mot occidental qui ne saurait s'appliquer à la spéculation hindoue. Il n'y a rien de commun entre celle-ci et ce que nous appelons panthéiste, ni ce que nous appelons idéalisme.

J. Maritain. — Quant à la religion catholique, l'alliance en question ne serait pour elle qu'une inadmissible subordination, et la ruine de la distinction entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, entre la nature et la grâce. La théologie, appuyée sur les principes révélés de la foi, est la science suprême...

René Guénon. — Non pas, elle n'est qu'une détermination de la métaphysique, je parle de la véritable et authentique sagesse métaphysique. Celle-ci va bien au delà.

J. Maritain. — Nulle science ne va au delà de la foi révélée. Et plus, la sagesse hindoue n'ignore-t-elle pas de façon complète, et non seulement l'ordre de la moralité proprement dite, — ce que nous appelons mérite, péché, etc. — mais aussi l'ordre de la charité ?

Ossendowski. — Le peuple mongol est honnête, pacifique, profondément estimable ; il pratique l'hospitalité. Mais il n'y a en effet aucune place dans la religion jaune pour la charité au sens d'amour de Dieu.

René Guénon. — C'est là un élément sentimental et par conséquent condaire.

J. Maritain. — Allons donc ! C'est une vertu toute spirituelle tout naturelle. « Dieu est charité ». C'est par elle seule que l'homme atteint la perfection, c'est par elle aussi, et par le don de sagesse qui

en est inséparable, qu'a lieu la véritable contemplation. C'est par elle seule que l'Esprit peut régner parmi les hommes. Voilà le point capital sur lequel nul accord n'est possible avec l'intellectualisme absolu et l'ésotérisme hindous.

— Il faut donc, d'après vous, M. Maritain, rejeter en bloc toute la pensée orientale ?

J. Maritain. — En aucune façon. Il y a des vérités précieuses, et très hautes, à recueillir en elle, en se gardant de toute injustice et de tout parti pris brutal, et en évitant (sur ce point je suis d'accord avec M. Guénon), de lui appliquer les méthodes déficientes que la critique rationaliste applique au christianisme en Occident. A condition toutefois de tout dominer par une intelligence fidèle aux vérités sacrées qui sont notre héritage ! On peut se demander si la culture gréco-latine, où est le salut de la raison, n'est pas destinée à perdre bientôt son privilège de fait, à cesser d'être la seule formatrice des intelligences, la culture devenant désormais proprement mondiale...

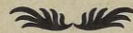
— Evidemment on ne peut pas empêcher que les livres de Tagore, par exemple, ne soient traduits dans toutes les langues et n'apportent aux lecteurs cultivés du monde entier la conception orientale de la vie...

René Grousset. — Les Anglo-Saxons ont compris depuis longtemps que cette compénétration était inélectable et qu'il était vain de s'y opposer.

J. Maritain. — Nulle barrière protectionniste n'est en effet possible pour les produits de l'esprit. Cette « dilatation de la culture » sera pour l'intelligence humaine une redoutable épreuve. Raison de plus pour étudier l'Orient avec attention et sympathie, mais en maintenant sans fléchir, le dépôt hellénique, latin et catholique.

Ossendowski. — Je vous le répète, je ne suis qu'un observateur impartial, mais je ne vous cacherais pas que je songe parfois avec inquiétude à ce qui arriverait si des peuples entiers de couleurs, de religions, de tribus différentes commençaient à émigrer vers l'Ouest.

Que serait la dernière marche des Mongols ?



Nous prions nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste, qui les dessert et de nous aviser.



EXTRÊME-ORIENT

L'influence russe

D'après un article d'André Dubosq : « Les Russes en Extrême-Orient », dans la REVUE POLITIQUE ET PARLEMENTAIRE du 10 avril 1924.

À la fin de 1922, le Gouvernement des Soviets parvint à obtenir l'évacuation de la Sibirie Orientale par les Japonais, en exécution de la promesse donnée par eux à la Conférence de Washington ; les Japonais continuèrent pourtant à occuper Sakhaline-Nord.

Vers la même époque, les Soviets suggèrent à Pékin certaines mesures à prendre en commun pour évincer les étrangers de l'exploitation du « Chemin de fer de l'Est Chinois » (construit, on le sait, aux frais de la Russie impériale). Vers la même époque, à peu près, refus des Soviets d'évacuer la partie de la Mongolie occupée en 1921, y compris Ourga.

Depuis lors Moscou ne s'est affirmée dans ces parages par aucun fait politique saillant ; sa diplomatie et sa propagande ne cessent pourtant d'y travailler. En Chine la propagande bolchéviste s'attaque

aux étudiants, qui offrent le plus de prise aux idées subversives, tant à cause de la séduction que ces idées exercent sur leur esprit inexpérimenté qu'à cause de leur juvénile impatience de voir arriver le bouleversement qu'ils souhaitent. L'an dernier, le recteur de l'Université de Pékin lui-même, recevant l'envoyé soviétique, parlait du bon exemple que donne la Russie à la Chine, « qui croit sage de s'instruire de ses leçons ». Du côté des étudiants l'accueil fait aux doctrines et aux émissaires moscovites est bien plus empressé, bien plus chaleureux encore. Aussi voit-on leur main dans tous les désordres ouvriers qui éclatent en Chine.

D'autre part, le terrain une fois préparé par la propagande, la diplomatie intervient. Nous avons déjà parlé plus haut du Chemin de fer de l'Est Chinois. Un memorandum des Puissances intéressées rappelle à la Chine les obligations par elle assumées, et les choses en restent là pour le moment. En janvier 1923, Joffe propose au Gouvernement chinois une alliance défensive contre les projets militaires du Japon et autres pays capitalistes. Les Soviets se disent prêts de leur côté à renoncer à tous les traités naguère imposés à la Chine par la Russie tsariste. Karakhan, successeur à Pékin de Joffe, commence par publier dans la presse chinoise une déclaration mettant en relief les sentiments d'amitié de la « République et du peuple russes » à l'égard de la Chine qu'ils désirent voir « forte et puissante ». On sait ce qui s'est passé depuis ; conclusion, en mars dernier, d'un accord d'après lequel la Chine reconnaissait d'une part le Gouvernement des Soviets, tandis que celui-ci faisait une série de concessions : reconnaissance de la souveraineté absolue de la Chine sur la Mongolie dite « extérieure » (Ourga) ; abandon par la Russie soviétique de ses droits sur ses propres concessions en Chine et annulation de l'indemnité des « Boxers » ; abolition de la juridiction consulaire russe en Chine (1).

On se souvient qu'après l'élaboration de cet accord une série d'incidents se produisit qui en a empêché la signature ; la question est donc restée en suspens pour le moment.

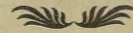
Au Japon nous voyons, à côté des intellectuels qui mènent le mouvement des réformes politiques et sociales, la population ouvrière fortement remuée par les idées socialistes. Ici encore les communistes russes comptent surtout sur la jeunesse universitaire. Celle-ci a par parenthèse sous les yeux le « Nouveau Village » fondé en 1918 pour expérimenter la « vie commune ouvrière » ; le dit « Nouveau Village » est pourvu d'un règlement provisoire qui prévoit cinq jours de culte par an, à savoir : le premier jour de l'an et les jours de naissance de Jésus, de Bouddha, de Tolstoï et de... Rôdin, considéré comme un apôtre du communisme.

Le 2 février 1923, Joffe est arrivé de Pékin au Japon. Des négociations préliminaires officieuses se sont ouvertes, qui ont pris fin le 31 juillet, sans avoir abouti. Du reste, le Gouvernement japonais

(1) On sait que l'insurrection dite des « Boxers » eut lieu en 1900 ; il s'agit ici, cela va sans dire, de l'abandon de la part russe de l'indemnité due à cette occasion. Ces concessions faites par Moscou mettent une fois de plus en relief le vrai caractère de la diplomatie moscovite d'aujourd'hui, laquelle, loin de revenir, comme le dit M. Duboscq au début de l'article, à la politique tsariste d'avant-guerre en Extrême-Orient, sacrifie les intérêts russes presque toujours et presque partout ; que ce soit vis-à-vis de la Latvie et de l'Esthonie, ou vis-à-vis de la Perse, de la Chine et de la Turquie. Et à l'intérieur c'est une véritable floraison de nationalismes locaux de dates diverses qui, un jour finiront par désagréger tout l'édifice. Moscou sert fidèlement les intérêts du communisme international, c'est entendu ; mais quant à lui imputer des tendances « impérialistes » soit à l'intérieur, soit à l'extérieur... ah ! laissez-moi rire ! L'intransigence apparente du Kremlin rouge dans la question bessarabienne ne contredit pas ma thèse : d'abord les desiderata avoués des Soviets ne vont pas au delà d'un plébiscite et ils ont formellement renoncé aux droits dérivant de l'annexion de la Bessarabie par la Russie tsariste ; ensuite... qui nous dit que sous ce *non possumus*, auquel les Roumains en opposent un de leur côté, il ne se cacherait pas tout simplement le désir de ne pas aborder une autre question plus épineuse encore : celle de l'or roumain envoyé à Moscou en 1916 ? Cet or n'aurait-il pas été, d'ici là, très « démocratiquement » dilapidé ? Et les Soviets n'useraient-ils pas de la Bessarabie comme d'un simple subterfuge pour laisser une ombre propice planer toujours sur les destinées de cet or ? — C'est là une simple hypothèse que modestement j'émetis...

se défend dans des articles officiels d'avoir définitivement rompu tous pourparlers. Et la dénonciation par l'Angleterre de l'alliance japonaise, tout comme les procédés des Etats-Unis, poussent le peuple japonais à se rappeler qu'en dehors de la Grande-Bretagne et de l'Amérique, il y a d'autres grandes Puissances : la Russie et... l'Allemagne, pour parler comme M. Hanizawa dans la *Revue Diplomatique japonaise*.

Moscou profitera probablement de cet état d'esprit pour chercher de nouveau une entente avec Tokio ; et bien qu'en général les Japonais considèrent les Bolchéviks comme des « amis » fort dangereux, les tendances de nombreux politiciens et hommes d'affaires nippons en ce moment sont plutôt russophiles. Une entente est probable à Tokio comme à Pékin ; et si la diplomatie et la propagande soviétiques n'ont pas obtenu jusqu'à présent les résultats qu'elles avaient escomptés, ce n'est pas faute de persévérance et de sacrifices d'argent, c'est qu'elles ont affaire à des races dont la subtilité et la prudence ne sont pas faciles à mettre en défaut.

C^{te} P.

La Revue catholique des idées et des faits paraît toutes les semaines sur 20 pages au moins, souvent sur 24 pages parfois sur 28. Elle donne des articles inédits sur tout ce qui peut intéresser l'élite catholique belge et renseigne sur tout ce qui se passe d'important dans l'Église et dans le monde.

On s'abonne

à

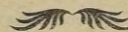
La revue catholique
des idées et des faits

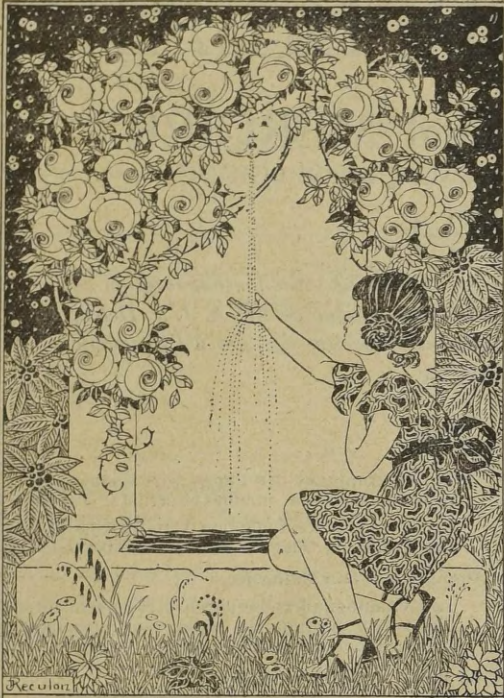
81, rue de l'Abbaye, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Numéros spécimen sur demande

Que tous ceux qui apprécient notre effort d'apostolat intellectuel nous fassent connaître autour d'eux. Le meilleur moyen de nous encourager dans une tentative dont le succès dépasse déjà les plus légitimes espérances, est de nous assurer de nouveaux abonnés





EAU DE COLOGNE
IMPERIALE
*Rafraichit comme une source
 aux parfums de fleurs*
 PARFUMERIE - BOLDOOT - BRUXELLES

MARCHAND TAILLEUR

COSTUMES

DE

MAISON

SOIRÉES

L. DUPAIX

ET DE
 CÉRÉMONIES

50, rue du Marais, Bruxelles

Maison du Lynx

rue de la
 Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie - Optique - Jumelles
 Baromètres - Faces à main
 Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soigneuse des ordonnances
 de Messieurs les Médecins-Oculistes

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

GRAVURES

EXPOSITION PERMANENTE CHEZ :

W. H. SMITH & SON

(SALON D'ART DU 1^{ER} ETAGE)

POINTES SÈCHES, EAUX FORTES, DESSINS ORIGINAUX, ETC.

GRAVURES ANGLAISES & AMÉRICAINES

78, RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES
 BRUXELLES

ORFÈVRERIE

CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

TÉLÉPHONE 177-87



ORFÈVRERIE ARGENTÉE ET
 DORÉE - ORFÈVRERIE D'AR-
 GENT - SERVICES DE TABLE
 - SERVICES A THÉ -
 - SURTOUT CANDÉLABRES -
 CADEAUX ET CORBEILLES
 DE MARIAGE
 - COUPES DE SPORTS -



MEMORIAL JUBILAIRE

DE

Son Éminence le Cardinal MERCIER

ARCHEVEQUE DE MALINES et PRIMAT DE BELGIQUE

1874-1924

Publié sous la direction du Baron Eugène de Waha de Baillonville, avec la collaboration de la "Revue catholique des idées et des faits", la direction artistique de M^r A. J. J. Delen, conservateur-adjoint du Musée Plantin-Moretus, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers

SOMMAIRE

1. — Biographie du Cardinal
(Illustrée de nombreux portraits hors texte de Son Éminence aux différentes époques de sa vie).
2. — Son Eminence dans l'intimité
(Illustré de vues superbes et inédites du palais archi-épiscopal).
3. — Le Cardinal et la grande guerre
(Illustrations caractéristiques de cette tragique période).
4. — La Belgique ecclésiastique sous l'autorité de Son Eminence ;
 - a) Les Evêques et les Evêchés ;
 - b) Les Cathédrales *(vues extérieures et intérieures)*.
 - c) Reproduction hors texte des œuvres capitales de l'art religieux national faisant partie de notre patrimoine artistique.
5. — Notice biographique des Papes sous lesquels Son Eminence a exercé son mandat sacerdotal (Portraits).
Le Vatican. — Reproduction d'art des vues historiques : Les jardins, la Chapelle Sixtine, la Bibliothèque, etc..
6. — Hommage à Son Eminence
Lettres autographes des plus hautes personnalités mondiales avec portraits des auteurs, et reproduction des plus remarquables articles publiés à l'occasion du jubilé.
7. — Le jubilé — Compte rendu.
(Illustration des principales phases du jubilé).
Hors texte. — Le portrait en couleurs de Son Eminence
(Textes par d'éminentes personnalités ecclésiastiques, politiques et littéraires).

Description des éditions du Mémorial Jubilaire

ÉDITION DE LUXE

Le MÉMORIAL JUBILAIRE de S. É. le Cardinal Mercier formera un grand volume d'art in-quarto (26 1/2 × 32 cm.) sur papier anglais « Featherweight » pour le texte, sur couché mat crème pour l'illustration.

L'ouvrage constituera un ensemble de **deux cents pages**, avec de nombreuses et magnifiques planches hors texte ayant trait à la vie et l'œuvre de S. É. le Cardinal Mercier, aux églises de Belgique et à leurs trésors d'art, au Vatican, etc. etc. Le texte en caractères monastiques, orné de lettrines et de culs-de-lampe originaux et spécialement gravés pour le Mémorial sera imprimé en deux couleurs.

L'ouvrage sera broché ou relié au choix du souscripteur : broché en carton de Hollande (Van Gelder à la main) ou relié en pleine reliure simili maroquin, feuilles de garde spéciales, impression au balancier à froid et en or, portant l'écu du Cardinal.

Prix : frs. 95.— par exemplaire broché et frs. 125.— l'exemplaire relié.

ÉDITION DE GRAND LUXE

Il sera tiré du Mémorial un nombre restreint d'exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder, filigrané et à la main, et sur carton couché de grand luxe. Reliure d'amateur chagrin et toile, fers spéciaux.

Prix de l'exemplaire : 300.— frs.

ÉDITION NOMINATIVE

Edition sur papier du Japon des Manufactures Impériales (texte et planches), reliure d'art à la main en plein maroquin de Levant et impression en mosaïque.

Édition dont chaque exemplaire sera tiré spécialement pour chaque souscripteur et qui portera son nom en préface et isolément.

Prix de l'exemplaire : 750.— frs.

Comme le nombre d'exemplaires du MÉMORIAL sera strictement limité à celui des souscripteurs, prière d'envoyer les souscriptions sans retard à la REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS, 81, rue de l'Abbaye, Bruxelles

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 24.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Foris.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem

Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Saintelette, 26, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

Place Liedts, 18, Schaerbeek

Rue du Bailli, 79, Ixelles.



TÉLÉPHONE:
BRUX. 8586

N. B. — Le nouveau numéro
du Téléphone est : 122,51

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Medailleurs — Photgraveurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242



A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire. 26

Bruxelles

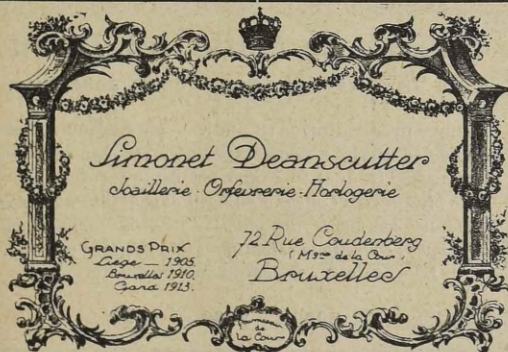
Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.



CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers

Moins que

10
CENTIMES
par
Semaine

"NUGGET"
POLISH POUR CHAUSSURES

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur

MAISON FONDÉE EN 1873

-: **François VAN NES** Successeur :-

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.04

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

ÉTABLISSEMENT

DES

SŒURS DE NOTRE-DAME

Rue de l'Empereur, 13-15, ANVERS

École moyenne. — École normale primaire préparatoire au diplôme officiel d'institutrice. — Régime flamand. — École normale moyenne préparatoire au diplôme officiel de régente. — Régime flamand et wallon.

Section des langues germaniques; Section littéraire; Section scientifique; Cours d'enseignement supérieur.

PROSPECTUS SUR DEMANDE**Institut des Sœurs de la Providence**
de **GOSSÉLIES**École normale agréée de l'État. — École normale gardienne
École professionnelle-ménagère agréée
Pensionnat : Études primaires et moyennes selon les programmes officiels

L'établissement, à proximité de la campagne, offre toutes les garanties de salubrité désirables.

Un parc de 6 hectares permet aux élèves le travail et l'étude en plein air, pendant la bonne saison et procure des divertissements variés.

L'examen d'admission à l'école normale aura lieu le 23 septembre

DEMANDEZ PROSPECTUS**Institut Saint-Boniface**

82, rue du Viaduc, à Ixelles

Externat**Internat****Demi-Pension****Maison de Melle, lez Gand**
sous la direction des Pères Joséphites

Cours préparatoires (3 ans). — Humanités gréco-latines (6 ans). — Écoles spéciales de commerce et d'industrie. (6 ans). — Cours scientifiques (2 ans).

Le plus ancien Collège d'humanités et la plus ancienne École de commerce du pays. — Vastes installations modernes; collections scientifiques de premier ordre.

La « Maison » n'accepte que des internes

Fr. 2000 — 2400 — 2700